

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

VOLTAIRE ET BOLINGBROKE

ÉTUDE COMPARATIVE SUR LEURS IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Arthur-Sydney HURN

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, VI^e

—
1915



Digitized by the Internet Archive
in 2026

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

VOLTAIRE ET BOLINGBROKE

ÉTUDE COMPARATIVE SUR LEURS IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR



Arthur-Sydney HURN

PARIS

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, VI^e

1915

VOLTAIRE ET BOLINGBROKE

ÉTUDE COMPARATIVE SUR LEURS IDÉES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

I. — VOLTAIRE ET LA PENSÉE ANGLAISE

C'est la mode de nos jours d'amoindrir l'originalité des grands hommes en montrant comment ils empruntent leurs idées à d'autres, et comment ils prennent leurs places dans l'évolution de la pensée. Quelquefois ce procédé de critique diminue la vraie grandeur d'une personnalité, mais en somme il est juste, et conserve l'idée précieuse de la continuité de la pensée humaine et de la dépendance mutuelle des différents penseurs.

Pour ce qui concerne Voltaire, cette méthode a été adoptée dès le début. On comprit de bonne heure que bien qu'il fût un génie, il avait emprunté ses idées dans tous les domaines. On ne peut pas dire que sa popularité et son influence étendue dépendaient de son originalité. Il est impossible d'indiquer telle ou telle œuvre, ou telle ou telle idée dans ses œuvres, comme la contribution personnelle de Voltaire à la pensée de son époque. C'est plutôt un exemple frappant du type de génie qui vulgarise les pensées des autres. Il prenait les idées de ses contemporains et leur donnait une forme attrayante et un intérêt auquel les lecteurs de son temps ne pouvaient pas résister. Sa souplesse, la largeur de ses vues, ses connaissances étendues, bien que souvent superficielles, et surtout son esprit pétillant, font de lui une figure littéraire des plus remarquables.

Il est admis généralement que parmi toutes les influences qui ont contribué à développer la pensée de Voltaire, sa visite en Angleterre fut la plus significative, et son contact avec des penseurs anglais le plus fécond en résultats littéraires. Au moment où il traversa la Manche, Voltaire avait passé l'âge où l'on subit d'ordinaire les influences formatrices. Mais il avait souffert, et il se trouvait ainsi, dans un état d'esprit où il pouvait recevoir des idées nouvelles. Les laquais du chevalier de Rohan l'avaient battu ; au lieu d'obtenir une satisfaction de la loi, il avait été récompensé par une cellule à la Bastille. Tout cela était un chagrin des plus amers pour une personne d'un esprit si sensible et si fier.

En Angleterre, Voltaire gardait sa liberté, et rencontrait un appui considérable pour son génie littéraire. Il avait connu et admiré en France autrefois un des plus grands Anglais de son siècle, Bolingbroke, alors exilé de son pays à cause de ses intrigues avec le prétendant James. Il n'est pas surprenant qu'au renouvellement de son amitié son admiration fût augmentée. Toute chose en Angleterre était pour lui charmante. Le soleil brillait quand il débarqua sur le sol anglais. Les voiles grisâtres des vaisseaux qu'il apercevait sur la Tamise, avaient l'air d'être des banderoles en l'honneur du roi et de la reine qui devaient passer sur le fleuve. Au visiteur français l'Angleterre semblait un paradis terrestre, ses femmes, les plus belles, ses hommes les plus sages du monde. Tout cela, à un grand degré, parce que Voltaire s'y trouvait libéré de la tyrannie qui l'avait fait souffrir en prison.

C'est Condorcet qui a remarqué tout d'abord l'énorme influence sur son caractère et sur son œuvre qu'a produite la visite de Voltaire en Angleterre. Les faits semblent appuyer ce jugement, car au moment de son exil, Voltaire était seulement l'auteur de *la Ligue*, de *OEdipe*, etc., où il se montre le digne élève des Jésuites du lycée Louis le Grand, partisan du classicisme et versificateur parfait. En Angleterre il écrit des essais littéraires, tel que celui sur la poésie épique. Mais plus tard il devint critique de la vie

et des mœurs, étudiant de la philosophie, commentateur des questions religieuses, et ami fidèle des victimes du système de la tyrannie qu'il haïssait. Victor Cousin souligne davantage son évolution en disant dans son *Histoire philosophique* (p. 532) : « En arrivant en Angleterre, Voltaire n'était qu'un poète mécontent ; l'Angleterre nous le rendit philosophe, ami de l'humanité, soldat déclaré d'une grande cause. »

Ce fut son séjour en Angleterre, son contact avec des idées nouvelles et des penseurs distingués, qui changea ainsi Voltaire. Il n'y a pas un de ses écrits, dit Villemain, qui ne porte les marques de ce séjour (1). Cette manière de voir est aussi adoptée par Morley dans son *Voltaire* ; mais Lanson ne veut pas aller si loin, bien qu'il admette une grande influence : « On ne peut pas dire, sans réserves avec Morley », déclare-t-il, « en allant en Angleterre Voltaire était un poète, en revenant c'était un sage. L'Angleterre a mûri, armé, excité Voltaire, elle ne l'a pas fait » (2). A. W. Benn envisage l'étendue de cette influence d'une façon très juste : « Cicéron et Bayle auraient probablement fait de Voltaire un libre penseur ; mais en fait ses attaques sur le christianisme étaient formulées d'après la même méthode que celle des rationalistes anglais » (3).

Ce qui fit sur Voltaire la plus vive impression en Angleterre, ce fut la large part de liberté que possédaient toutes les classes de la société. Comme il écrit lui-même : « Aucune manière de vie n'apparaît étrange. La raison est libre ici, et n'y connaît point de contrainte » (4). La liberté de la presse et du théâtre, la franchise de la parole publique et privée, la licence dans les opinions et les pratiques religieuses l'avaient frappé, ainsi que l'indiquent les *Lettres philosophiques* qu'il écrit à cette époque. Cette

1. *Cours de lit. franç.*, t. I, p. III.

2. *Voltaire*, p. 36.

3. *History of English Rationalism*, t. I, p. 164.

4. *Œuvres de Voltaire*, édition Moland, 33-163. Toutes les citations de Voltaire de cette thèse se réfèrent à cette édition.

impression, comme nous pouvons le voir par les passages innombrables de ses écrits, lui est restée toute sa vie. « Vous verrez », dit-il à Thiériot, « une nation aimant sa liberté, savante, méprisant la vie et la mort, une nation de philosophes; je ne dis pas qu'il n'y a pas des fous en Angleterre, chaque nation a ses aliénés » (1).

La différence dans la manière de traiter les hommes de lettres des deux côtés de la Manche surprenait Voltaire. En France, il les voyait sujets à des lettres de cachet et à des vexations sans nombre. En Angleterre, au contraire, ils étaient honorés des titres de ministres, dignitaires de l'Église, et hauts fonctionnaires de la Cour, même en gardant leur liberté d'expression. Parlant de Swift, qui était doyen de l'Église anglicane, et qu'il estimait comme le plus grand prosateur anglais, supérieur à Rabelais, bien que leur génie fût du même ordre, Voltaire dit à M^{me} du Deffand : « Comme j'aime l'audace anglaise ! Comme j'aime ceux qui disent ce qu'ils pensent ! Nous vivons seulement à moitié si nous osons seulement penser à moitié » (2) !

C'est curieux que nous ne trouvions dans les œuvres de Voltaire aucune discussion, aucune appréciation des luttes par lesquelles cette liberté avait été gagnée en Angleterre. Il ne semble pas avoir la conscience du fait que la complète liberté intellectuelle des Anglais est basée sur leur liberté personnelle si durement acquise. Il ne donne aucune appréciation sur la vie locale, sur les villes et communes d'Angleterre presque indépendantes, par laquelle se conserve dans tout le pays une habitude de liberté et une capacité pratique à régler les affaires publiques. Voltaire n'avait point, comme fait voir Morley, une philosophie politique positive. Il pensait, semble-t-il, que si l'on détruisait un système autocratique et une église tyrannique, toutes les affaires s'arrangeraient d'elles-mêmes. Ainsi il fut en France un ennemi très

1. *Athenæum*, 1892; 2, 195.

2. 40-193.

violent des principes du despotisme ; mais il n'ébauche pas l'œuvre de la reconstruction qui devint nécessaire après la Révolution.

Voltaire semble avoir pensé que les libertés politiques anglaises furent la conséquence, plutôt que la cause, des doctrines philosophiques des personnalités influentes de la nation. C'est pourquoi il a tâché de faire connaître dans son propre pays les recherches physiques de Newton (4) les spéculations métaphysiques de Locke, et les doctrines religieuses des déistes. Il pensait que ces doctrines amèneraient en France les mêmes libertés qu'il voyait dans le pays voisin. Il ne soupçonnait point que son pays rattraperait l'Angleterre dans les libertés sociales et politiques par un événement qu'à cette époque il était impossible de prévoir.

La philosophie de Locke avait une influence considérable sur la pensée de Voltaire, bien qu'elle ne formât pas, comme quelques-uns l'ont cru, comme par exemple Leslie Stephen, la base de ses principes déistes. Voltaire enseignait en France certaines doctrines qu'il avait tirées de ce célèbre métaphysicien ; savoir : la conscience de notre propre existence ; la croyance dans une preuve rationnelle de l'existence de Dieu, en tant que conçu comme l'intelligence suprême ; et la perception sensible de l'existence des objets particuliers. Son scepticisme, comme celui de Bolingbroke, fut basé non sur la métaphysique, mais sur les principes du sens commun, car il avait remarqué les contradictions des différents systèmes métaphysiques. Ses idées religieuses également sont indépendantes de son sensationnalisme lockien, et même sont directement opposées aux principes de Locke, qui acceptait la doctrine de l'infaillibilité de l'Écriture sainte. On peut dire que Locke conduisait les hommes devant la porte de la libre pensée, mais ne la leur ouvrait pas (2). C'était cette porte que Voltaire désirait laisser à jamais grande ouverte.

1. *Lettres philosophiques*, 15-18.

2. Warburton, *View of Bolingbroke's Philosophy*, I, 190.

Dans la sphère de la religion, les penseurs anglais que suivit Voltaire furent plutôt les déistes : Herbert, Shaftesbury, Toland, Collins, Woolston, Tindal et Bolingbroke. Ceux-ci sont tous nommés dans ses écrits et leurs théories y sont approuvées. La doctrine de la valeur inhérente à la nature humaine, opposée par Shaftesbury à la doctrine chrétienne du péché originel, fut souvent soutenue par Voltaire, qui pensait que l'homme primitif était enclin au bien, avant que les prêtres et les théologiens n'eussent pu le corrompre par leurs théories fausses (1).

L'effort de Voltaire pour annuler l'autorité de l'Écriture semble avoir été inspiré par l'œuvre de Toland. Le livre de ce dernier : *Christianity not mysterious*, présente la croissance de l'Église au monde ancien comme un progrès tout naturel, sans aucun mystère ou incompréhensibilité. Ce même principe est exposé par Voltaire dans son *Histoire de l'établissement du christianisme* (2).

Dans ses tirades contre l'éthique de l'Écriture qu'il prétend inférieure, Voltaire semble avoir suivi Tindal, qui est un des premiers qui ait remarqué la nature immorale des commandements donnés par Jéhovah, et de beaucoup d'actions commises par les patriarches et les prophètes. Nous trouvons aussi dans Tindal la haine des Juifs et la tendresse pour les Chinois que manifestent les œuvres de Voltaire. Collins a essayé de montrer que les prophéties n'étaient pas réalisées à la lettre. Par exemple, la prophétie faite par le Christ au sujet de son retour fut accomplie par les progrès de ses principes. D'une façon semblable, Woolston a tâché de démontrer que les miracles sont des allégories. Ces deux écrivains employaient la méthode du célèbre hérétique Origène, méthode que Voltaire aimait employer aussi, lorsqu'il en a eu besoin.

Tous ces penseurs anglais et plusieurs autres que nous n'avons pas mentionnés, sont loués dans les écrits de

1. 20-55, etc.

2. 4777, 31-43 ff.

Voltaire, et il fait des emprunts à leurs pensées pour son usage didactique. Il est vrai que les opinions que Voltaire recevait en Angleterre étaient assez communes au moment de son séjour. Mark Pattison dit, dans son *Essay on the Tendency of Religious thought in England* : « Une sorte de déisme indéfini était à la mode dans la bonne société. » Mais la philosophie de Voltaire s'était développée dans l'entourage de Bolingbroke. Il était en contact quotidien, pendant quelque temps avec Bolingbroke, Pope, Swift et autres de leurs amis. Pouvons-nous affirmer que ses écrits, comme on pourrait s'y attendre, indiquent ces relations ?

Il n'y a aucun Anglais dont Voltaire ait parlé si souvent que de Bolingbroke, ou qu'il ait loué aussi fort. On a fréquemment fait allusion à l'influence de Bolingbroke sur le grand critique français, mais on n'a jamais examiné de près quels ont été leurs rapports. Le but de cette étude est précisément de déterminer jusqu'à quel point une comparaison des principes exprimés par les deux écrivains peut contribuer à éclaircir cette question. Personne n'a jamais essayé de montrer par un rapprochement textuel ce que Voltaire a de commun avec tel ou tel écrivain anglais. C'est ce que cette thèse tâche de faire en ce qui concerne Bolingbroke. Elle essaye de noter comment les doctrines de Voltaire ressemblent à celles du penseur anglais, ou même empruntent à cette source. Mais d'abord il faut se demander quelle sorte d'homme était ce politicien célèbre et penseur intrépide.

II. — PLACE DE BOLINGBROKE : DIVERSES CRITIQUES

C'est le privilège et la caractéristique d'un grand homme d'être le sujet d'un désaccord violent entre les critiques de son temps, et entre ceux des époques postérieures. Cela est si souvent arrivé aux génies dans tous les domaines, qu'il est peut-être banal de le remarquer. Et à ce point de vue, Bolingbroke s'est acquis certainement la gloire, parce que peu d'écrivains ont été discutés d'une manière plus acerbe ; même aujourd'hui, cent cinquante ans après sa mort, alors que ses écrits ne sont plus lus, et que son nom comme penseur, sinon comme homme d'État, est presque oublié, les critiques sont en contradiction aussi fortement qu'autrefois au sujet de sa valeur et de son influence sur la littérature anglaise et sur la pensée humaine.

Pendant sa vie, Bolingbroke recevait les louanges que lui prodiguaient Voltaire, Pope et nombre d'autres admirateurs. Mais ses œuvres étaient attaquées avec véhémence, au moment de leur publication, par des critiques anglais, parmi lesquels l'évêque Warburton alla même si loin qu'il fit la grossière remarque que les pages du déiste célèbre n'étaient propres qu'à l'usage le plus vil auquel le papier soit destiné.

C'est seulement l'aigreur de cette attaque de Warburton (1754-1755) qui la rend intéressante. Il injurie, mais ne raisonne pas. Son but est de discréditer les idées de Bolingbroke en déshonorant son caractère. Plus sérieuse est la critique de Charles Bulkley qui, dans ses *Notes on the Philosophical writings of Lord Bolingbroke* (1754), exprime les sentiments des non-conformistes. Il annonce que c'est

son intention de commenter les passages qui discutent la véracité de l'histoire biblique, la vérité de l'Évangile, et les bases des obligations religieuses et morales. Il critique la doctrine de Bolingbroke sur la connaissance, et dit qu'elle mène à un scepticisme absolu. Il prétend en effet que la philosophie déiste conduit à l'abandon des principes de la moralité et de la religion.

John Leland, dans ses *Views of the Deist Writers*, suit à peu près les mêmes idées. Il commente l'absence d'ordre dans les écrits de Bolingbroke, et son indécence en attaquant Moïse et Paul, aussi bien que Platon et les autres grands philosophes. Il démontre comment les doctrines suprêmes du christianisme, de la rédemption, de la rétribution, etc., sont mises de côté par les théories déistes, qui remplacent tristement, aussi bien dans la philosophie que dans la religion, « la foi jadis délivrée aux saints ». T. Church (1756) fait un plaidoyer ingénieux en faveur du christianisme contre les déistes. Avec la perspicacité d'un vrai controversiste, il expose les assertions que fait Bolingbroke sans aucune preuve, chose que celui-ci, dans son zèle de propagandiste, fait assez souvent.

Ainsi, les critiques contemporains du déisme, bien qu'opposés à Bolingbroke, le traitaient comme le représentant le plus important de ce mouvement. Beaucoup d'ouvrages furent publiés sur lui, ceux qui traitent du déisme en général le concernent en grande partie. Cependant, cette première place lui a été refusée dans les temps subséquents. Nous trouvons que Hunt (1) nomme Bolingbroke « le plus méprisable de tous les déistes ».

Et ceci est un point de vue que L. Stephen a fait bien connaître dans son *English thought in the 18th Century*, et dans son article *St. John* dans le *Dictionary of National Biography*. Le seul mérite qu'il laisse à Bolingbroke est « son excellence incontestable dans l'art oratoire » (2).

1. *Religious thought in England*, 3, 184.

2. *Dictionary of National Biography*, 50-142.

Il regarde ses écrits comme ayant peu de valeur parce qu'ils sont trop fragmentaires. Il affirme que les attaques de Bolingbroke sur la chronologie biblique sont peu originales et moins puissantes que celle de Toland ; et que ses théories philosophiques dépendent de Locke. Quant à l'idée de la différence entre la bonté humaine et la bonté divine, là où Bolingbroke est plus original, Stephen pense qu'il a adopté cette théorie simplement pour vexer les orthodoxes. En somme, il pense que Bolingbroke est un prétendu philosophe, sans aucune originalité, qui vole les idées de ses supérieurs en capacité intellectuelle. Il considère même que l'influence qu'on a prétendu que Bolingbroke a eue sur Voltaire a été exagérée, et que le célèbre Français employa seulement les mêmes sources que son précurseur anglais.

Tout récemment ce jugement a été fortement contesté par Walter Sichel, l'auteur de la biographie définitive de Bolingbroke (1), qui a écrit des louanges sans bornes à son héros, non seulement comme homme d'Etat et comme pamphlétaire, mais comme précurseur intrépide dans le domaine de l'étude de la philosophie et de la religion. « Le lecteur trouvera en Bolingbroke », dit-il. « un idéaliste, un homme inspiré de principes dont la valeur n'est ni épuisée, ni éphémère (2). » Il considère Bolingbroke comme un génie mal compris, et estimé beaucoup plus bas que sa valeur réelle. Pour lui il est non seulement l'inspirateur de Voltaire, mais aussi très au-dessus de tous les autres déistes, un critique d'une capacité remarquable, un philosophe original, auteur de plusieurs théories sur l'éthique et la métaphysique, théories accréditées plus récemment dans le monde philosophique.

Sichel affirme que Bolingbroke consolidait l'œuvre de Toland, Woolston et Collins sur la critique biblique. Il maintient qu'il fut un des premiers à remarquer le dualisme inhérent du système platonicien, maintenant reconnu

1. *Bolingbroke and his Times*, 1902

2. Vol. II, p 455.

par tous. Et il tâche de prouver que l'empirisme de Bolingbroke, quoique basé sur les idées de Locke, n'en dépend pas absolument. Il dit que les théories de Bolingbroke sur l'instinct, sur la sensation et sur la raison sont d'accord avec les idées modernes sur la perception. Il croit que la doctrine éthique de *Social-self-love* du penseur déiste est entièrement originale, et que son auteur l'a soutenue contre les opinions de ses contemporains. Enfin, on peut dire qu'il est regrettable que Sichel, en défendant Bolingbroke, ait dévié pour attaquer Voltaire. Mais c'est peut-être parce qu'il est conscient du goût du public anglais qui, en général, n'aime pas du tout Voltaire.

Pendant sa vie, Bolingbroke était estimé comme homme de lettres d'une très grande valeur par quelques-uns des écrivains les plus distingués de son époque. Outre ses intrigues politiques et ses écrits philosophiques et religieux, il trouvait le temps de faire partie du brillant groupe d'hommes de lettres qui s'attachait à la cour de la reine Anne et des deux George, et dont Swift et Pope ont été les personnages les plus honorés par la suite. Dans son *Journal to Stella*, Swift affirme : « Je regarde St. John Bolingbroke) comme le jeune homme le plus grand que j'aie connu. Esprit, capacité, beauté, promptitude à saisir, beaucoup d'instruction et un goût excellent » (1).

Pope eut pour Bolingbroke une amitié de presque toute la vie, qui lui inspira son plus grand poème, *the Essay on Man*. Il est admis généralement que les idées de ce poème ont été fournies par Bolingbroke, et le poète parle de lui toujours comme d'un maître ; il met en parallèle l'éminent déiste avec les philosophes Locke et Malebranche, et prétend que ses ouvrages remplaceront les innombrables écrits inutiles sur la philosophie. Il dit : « Le projet de lord Bolingbroke de réduire la métaphysique à un sens intelligible sera une entreprise glorieuse » (2). Son admiration le

1. 1904, *Edn.*, p. 326.

2. M. de Rémusat, *l'Angleterre au XVIII^e siècle*, vol. I, 409, et voir Elwin, *Pope*, 7, 401.

poussait à une telle extrémité qu'il pouvait dire. « Lorsque la dernière comète a paru, j'ai imaginé quelquefois qu'elle pourrait bien être venue dans votre monde pour le transporter dans le sien. »

De Rémusat raconte une anecdote de William Pitt, à qui on demandait un jour quelles étaient les plus regrettables des œuvres de l'esprit humain que le temps nous ait ravies. L'un disait les livres perdus de Tite-Live ; un autre ceux de Tacite ; un autre une tragédie latine ; mais M. Pitt dit, un discours de Bolingbroke (1).

Un grand critique anglais, lord Chesterfield, va jusqu'à dire qu'avant d'avoir lu les *Letters on the spirit of patriotism* de Bolingbroke, il ignorait la puissance de la langue anglaise, et que ses œuvres étaient infiniment supérieures à celles de n'importe qui (2). De plus, lord Mahon déclare (3) : « Comme écrivain, Bolingbroke est, je pense, trop peu admiré de nos jours. Assurément, son style considéré à part de son sujet semble la perfection de l'éloquence. Il manifeste toute la puissance et la richesse de la langue anglaise. Cependant, la plus grande louange de son style consiste dans le fait d'avoir été l'étude et le modèle des deux plus grands hommes de la génération suivante : M. Burke et M. Pitt. » Et enfin, Disraeli, aussi distingué que Bolingbroke comme homme d'État, mais plus heureux au bout du compte, souvent manifestait son admiration pour son prédécesseur. Il citait ses œuvres et profitait de son exemple aussi bien dans les choses à faire que dans les erreurs à éviter,

Il arrive souvent que la vérité se trouve entre les positions extrêmes des partis opposés. Et cette opinion moyenne dans l'estimation de Bolingbroke a été plus suivie par les critiques français que par les anglais. Parmi ceux-là, de Rémusat (4) discute plus amplement

1. *Op. cit.*, I, 411.

2. *Œuvres*, 1848, I, 376.

3. *History of England from the Peace of Utrecht*, 2, 212.

4. *L'Angleterre au XVIII^e siècle*, vol. I.

la politique de Bolingbroke, et son caractère comme homme d'Etat. Mais ses allusions à sa capacité philosophique et littéraire sont assez flatteuses. Cependant il est mécontent parce que Bolingbroke, bien qu'il enseignât la moralité et la religion, n'était pas du tout rigoriste dans sa propre vie. « Bolingbroke » dit-il, « comprenait tout excepté la supériorité du bien sur le mal » ; et ailleurs, « sa raison est comme lui-même, elle manque de conscience, et s'il est assez adroit pour troubler la conviction, il est rarement assez fort pour l'imposer » (1).

Dans l'article *Bolingbroke*, dans la *Grande encyclopédie* (2), Carrau déclare : « Bolingbroke n'est pas un penseur, et il est impossible de démêler chez lui les traits d'une doctrine cohérente. » Mais dans la *Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke* (3), il rend plus de justice à son sujet dans une exposition complète de sa philosophie. Il affirme que Bolingbroke est original dans son idée de la révélation de la puissance et la sagesse de Dieu, mais non de sa bonté, donnée dans l'ordre universel. Cette idée, avec celles d'un christianisme sans miracles, et de la critique de la Bible, dit Carrau, était le centre du déisme que Voltaire prêchait en France comme l'évangile de la libre pensée.

Pourquoi, pouvons-nous demander, Bolingbroke est-il aujourd'hui si négligé, quand il a inspiré autrefois une telle admiration de la part des grands hommes, une telle opposition, et un tel respect général de la part des critiques modérés ? Pourquoi ses livres restent-ils cachés sur les rayons des bibliothèques ? Sans doute il y a plusieurs causes, mais la plus forte se trouve dans le caractère et dans le sentiment national des Anglais. Walpole déclarait qu'on ne découvrit pas que Bolingbroke fût le plus méchant écrivain du monde, avant qu'il eût écrit contre

1. *Op. cit.*, II, 395.

2. Publiée en 1893.

3. 1888.

Moïse et Paul. Mais il existait d'autres causes de cette antipathie et de cet oubli. Bolingbroke était un rebelle, et son alliance avec le Prétendant discréditait ses opinions philosophiques.

Et alors, son caractère personnel était en quelque sorte une cause de l'oubli de Bolingbroke. Personne n'a confiance dans un homme qui enseigne la religion, et dont la vie ne peut pas supporter l'examen d'un œil critique. Surtout en Angleterre, on exige de tout homme qui se prétend plus ou moins prophète, un certain ascétisme, comme preuve de sa bonne foi. Mais il n'y avait point d'ascétisme chez Bolingbroke. C'était un égoïste parfait, qui lâchait la bride à ses passions. Il s'adonnait aux plaisirs dans un degré inaccoutumé, et pendant une période plus longue qu'à l'ordinaire. Sa vanité était immense, comme le montrent tous ses écrits. Son ambition était absolument sans bornes. Après la perte de sa place de secrétaire d'Etat, il passait la plupart de ses jours en essayant à regagner par les intrigues ses anciennes dignités.

Il est vrai que Bolingbroke n'était pas un penseur systématique. Jamais il n'a prétendu l'être. « Il ne faut pas attendre de moi, dit-il, des traités formels » (1). Dans sa philosophie comme dans ses espérances politiques, il n'a pas eu un grand succès. Ses œuvres ont eu depuis sa mort, comme lui-même pendant sa vie, une carrière difficile. Il s'enfuit après la mort de la reine Anne, donnant l'impression d'être un traître, même s'il n'en était pas un. C'est pourquoi on l'a souvent accusé de lâcheté. A la chute de Walpole, il aurait pu atteindre le pouvoir, mais ses intrigues l'avaient trop compromis. Ses amis l'abandonnèrent, comme le monde a abandonné plus récemment ses œuvres. Sa vie et son œuvre furent donc des insuccès, mais des insuccès assez glorieux. Et nous pouvons trouver peut-être, dans la personnalité mal comprise de ce précurseur de la pensée libre, une certaine qualité héroïque.

1. Bolingbroke, *Works*; *Philadelphie*, 1841, IV, 173.

Cependant, pour estimer l'insuccès et l'oubli de Bolingbroke, il faut considérer l'insuccès et l'oubli de tout le mouvement déiste. Les déistes ne sont point, comme on a pensé, un groupe de penseurs isolés dans l'histoire. Ils dérivent leurs idées d'ancêtres assez considérables, et les donnent certainement, sinon tout à fait évidemment, à ceux d'un temps subséquent. Ils représentent une sorte de Renaissance dans l'Angleterre du *xviii^e* siècle, avec leur croyance en la nécessité de la raison dans la vie humaine. Ils ont pris leurs doctrines en partie à Erasme et aux autres esprits libres de la période de la Réforme, et aussi aux écrivains hérétiques, juifs, et sceptiques d'une période antérieure, remontant même au temps de l'Eglise primitive.

Il faut se demander pourquoi ce mouvement puissant s'est bientôt à peu près éteint en Angleterre. Pourquoi, après avoir été préconisé par tant d'hommes distingués, ses principes sont-ils tombés en discrédit? On peut dire que son déclin fut contemporain de l'expansion du commerce et de l'industrie de l'Angleterre, et que le peuple était trop occupé pour la logomachie des déistes. Mais une cause plus profonde, c'est que le déisme n'était pas une religion, mais plutôt une théorie intellectuelle et, comme telle, n'avait pas le pouvoir d'exciter le cœur des hommes. Tout grand soulèvement est né d'une cause morale ou humaine et jamais simplement intellectuelle. Ce que l'époque exigeait en Angleterre s'est produit dans le « *Methodist Revival* », et l'enthousiasme évangélique dans l'Eglise anglicane et parmi les Non-conformistes. Ce mouvement détruisit et le parti latitudinaire et l'influence des déistes, donnant ainsi une direction nouvelle à la vie religieuse anglaise.

Mais le déisme, oublié en Angleterre, ne le fut pas partout. Si ses principes disparurent de l'Angleterre, ce fut pour y rentrer plus tard par une route indirecte. Voltaire prit le flambeau allumé par les déistes. Il donna à leurs idées un tour étincelant qui manquait aux écrits de Bolingbroke et à ceux des autres penseurs de son école. Autre-

fois il y avait beaucoup de voltairiens en France et, même aujourd'hui, les idées qu'il avait en commun avec les déistes sont à peu près les idées religieuses d'un grand nombre de Français. Naturellement, ces opinions ont été modifiées par les progrès de la science, mais elles restent substantiellement celles des déistes anglais du XVIII^e siècle, idées données à ses compatriotes par Voltaire.

Le déisme eut aussi une grande influence sur les penseurs allemands, en partie par les écrits de Voltaire, et en partie par les traductions des ouvrages des déistes eux-mêmes. On peut rattacher le mouvement rationaliste directement à l'influence des déistes. Ainsi, nous pouvons dire que la tendance libérale dans l'Église anglicane que représentait *Essays and Reviews*, aussi bien que le mouvement associé aux noms de Browning, Ruskin et Carlyle, qui dérive des sources allemandes, est dépendant du déisme. Nous ne pouvons pas dire que Bolingbroke fut l'inspirateur de ces prophètes anglais de la religion libérale, comme on prétend qu'il a inspiré la philosophie de Voltaire et l'œuvre historique de Gibbon ; cependant son œuvre n'a pas été sans influence sur ceux-là. Ses idées retournèrent en Angleterre au temps de la reine Victoria, avec celles des penseurs allemands.

III. — LES RELATIONS ENTRE VOLTAIRE ET BOLINGBROKE

Le premier rapprochement qui eut lieu entre Bolingbroke et Voltaire fut occasionné par leur commune amitié avec M^{me} de Ferriol. C'était la mère du comte d'Argental, un camarade de collège de Voltaire au lycée Louis le Grand, qui devint plus tard son ami et son patron (1). Elle était en même temps, amie intime de Bolingbroke, comme le montre sa correspondance pendant la période heureuse durant laquelle il était secrétaire d'Etat de la reine Anne (2). Après la mort de celle-ci en 1714, il s'enfuit à Paris, accusé de trahison, et y renoua ses relations d'amitié avec M^{re} de Ferriol. Il se peut qu'il ait rencontré Voltaire chez elle, pendant la première partie de ce séjour en France, alors qu'il était à Paris en qualité de secrétaire d'Etat du prétendant James. Nous n'avons, sur ce point, aucun témoignage précis.

Les premières traces de relations définitives avec Voltaire se trouvent dans une lettre écrite par Bolingbroke de la Source à M^{me} de Ferriol, lettre dans laquelle il la remercie de son offre d'obtenir pour lui un exemplaire de *l'Œdipe* du poète français : « Je vous serai très obligé, ma chère madame, de la lecture que vous voulez bien me procurer de la tragédie de M. Arouet. Si je n'avais pas entendu parler avec éloge de cette pièce, je ne laisserais pas d'avoir une grande impatience de la lire. Celui qui débute, en chaussant le cothurne, par jouter contre un tel original que M. Corneille, fait une entreprise fort hardie,

1. 33,158.419.

2. Grimoard II, 147.

et peut-être plus sensée qu'on ne pense communément » (1).

La première rencontre entre nos deux héros remonte à la fin de 1722. Voltaire écrit à Thiériot de Blois, à la date du 2 janvier 1723, lui disant qu'il avait été à la Source, où Bolingbroke, exilé de son pays, habitait alors. Il donne son jugement sur le caractère et sur la valeur de sa nouvelle connaissance, en des termes d'admiration presque outrés, exprimant sa satisfaction des louanges que Bolingbroke et M^{me} de Vilette avaient faites de son poème (2). Cette lettre est citée plus loin dans l'examen de l'opinion de Voltaire sur Bolingbroke.

Un peu plus tard dans la même année (1723), Voltaire fut atteint de la petite vérole (3). Il semble que Bolingbroke demanda de ses nouvelles pendant la durée de sa maladie. A son rétablissement, celui-là écrivit un poème pour exprimer sa reconnaissance à ceux qui s'étaient informés de sa santé. Bolingbroke fut l'objet de louanges et de remerciements spéciaux.

A la fin du mois d'avril de la même année, il s'agit de la rentrée de Bolingbroke en Angleterre, à la suite du pardon obtenu par sa femme du roi George I^{er}, après les sollicitations de la duchesse de Kendal. La crainte de perdre son ami excitait de vifs regrets chez Voltaire, qui écrivait à cette époque à M^{me} de Bernières : « Une chose qui m'intéresse davantage, c'est le rappel de milord Bolingbroke en Angleterre. Il sera aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour toujours. » (4)

Tels sont les maigres renseignements qu'on peut obtenir sur la nature et l'étendue des relations entre Bolingbroke et Voltaire en France. Cependant, il faut bien se souvenir qu'à cette époque, tandis que celui-ci était simplement un jeune poète, celui-là avait quarante-six ans,

1. Grimoard, III, 7.

2. 33.84.

3. Il est intéressant de noter, en passant, que la manière dont il fut soigné fit de lui, plus tard, un des premiers défenseurs de la vaccination.

4. 33, 89.

et avait terminé ses ouvrages les plus importants, comme les *Letters to M. de Pouilly* et les *Innate Moral Principles*. Ces œuvres, si on peut croire l'assertion de Harrop (1), furent écrites en partie pendant que Voltaire fréquentait la maison de l'auteur.

Au moment de la visite de Voltaire en Angleterre en 1726, Bolingbroke était revenu de l'exil. Il habitait une maison de campagne à Dawley, près d'Uxbridge, dont il fit ce qu'il appelait sa ferme, faisant peindre dans le vestibule des pelles et des rateaux. Il possédait aussi un hôtel à Londres, et menait sa vie favorite de politicien et d'homme de lettres. Il était sans pouvoir, n'ayant pas été autorisé à reprendre sa place à la Chambre des Pairs, mais il était une source continuelle d'ennui pour les hommes au pouvoir par ses lettres de critique sévère que publiaient différents journaux, surtout le *Craftsman*. Il était continuellement entouré par une coterie distinguée d'hommes de lettres, parmi lesquels Pope était l'ami le plus constant, et Swift peut-être le plus distingué, quand il honorait la compagnie de sa présence pendant ses visites à Londres plutôt longues et fréquentes (2). Dans ce cercle Voltaire fut reçu, probablement le jour même de son arrivée en Angleterre, car il déclare qu'il avait rencontré des dames de la cour lors de sa première soirée passée à Londres (3). Et une rencontre de ce genre n'était guère possible autre part qu'à la résidence de Bolingbroke.

C'est là que Voltaire avait en quelque sorte son « home » pendant son séjour en Angleterre, comme nous pouvons le voir par beaucoup de ses lettres. Dans l'une d'elles, écrite en octobre 1726 à M^{me} de Bernières, il donne son adresse à Londres, « chez lord Bolingbroke » (4). Et une lettre en anglais, découverte par M. Sieveking, finit par

1. *Bolingbroke, a political study*, p. 323.

2. *Encyclopædia Britannica*, 11^e edn. vol. XXVI, 226, 227.

3. 22-18.

4. 33, 161.

ces mots : « Ainsi, il vous faut m'écrire chez milord Bolingbroke à Londres, ce chemin est plus court et plus sûr. Dites à tous ceux qui veulent m'écrire, qu'ils doivent employer cette adresse » (1). Mais l'aide de Bolingbroke fut plus pratique aussi, si on peut croire le témoignage de la même lettre, au cours des sérieuses difficultés qu'occasionna à Voltaire la perte de son argent par suite de la faillite du juif Médina, sur qui il avait une lettre de crédit. « J'ai vu souvent milord et M^{me} Bolingbroke : j'ai trouvé leur affection encore la même, aussi bien augmentée en proportion de mon malheur. Ils m'ont offert toutes choses, leur argent, leur maison. » Et puis, il est certain que les Bolingbroke tentèrent de lui procurer une aide plus puissante que la leur. M^{me} Bolingbroke essaya d'intéresser M^{me} Howard à l'exilé français, afin d'obtenir la faveur de la princesse de Galles (2). L'existence de ces relations intimes et utiles est affirmée par la lettre de M. de Buirgny à l'abbé Mercier, qui déclare : « J'avais vu aussi plusieurs fois M. de Voltaire chez milord Bolingbroke qui l'aimait » (3).

Ce fut Bolingbroke qui fit connaître Pope à Voltaire. Avant qu'ils se fussent rencontrés, celui-là envoya un exemplaire de *la Ligue* au poète anglais, qui répondit en louant l'auteur par des mots enthousiastes (4). Cette admiration était réciproque, car en octobre 1726, Voltaire écrit de Londres à un ami à Paris : « J'ai l'intention de vous envoyer deux ou trois poèmes de M. Pope, le meilleur poète d'Angleterre, et à présent de tout le monde » (5). Le mois suivant, Voltaire écrit à Pope de la maison de Bolingbroke, lui exprimant sa reconnaissance parce qu'un accident qui était arrivé au poète anglais n'avait pas pris un tour sérieux. Il semble que cette lettre soit la seule

1. *Athenæum*, 1892, II, 195.

2. A. Ballantyne, *Voltaire's visit to England*, 65.

3. I, 474.

4. Elwin, *Pope*, 7, 401.

5. Warburton, *Pope*, 1751 edn., 4, 38.

pièce qui survit de la correspondance entre les deux hommes de lettres (1).

Voltaire a été attaqué surtout par Ruffhead (2), comme ami en même temps de Bolingbroke et avec lui des « Tories », et de Walpole chef des « Whigs ». On a prétendu qu'il fut employé par le parti de la cour comme espion dans le camp de Bolingbroke. Mais les raisons pour l'admettre ne sont pas très sérieuses. Évidemment, Voltaire aimait le cercle de Bolingbroke avec sa culture et son éclat ; et il était au courant des intrigues de son ami, comme nous le pouvons voir par sa référence dans une lettre à Thiériot en 1727 (3). Mais il n'était pas un homme à limiter les conditions de son succès en s'attachant exclusivement à un parti, et surtout à un parti sans pouvoir. Sans doute il cultivait l'amitié du parti de la Cour, mais il n'existe pas de raison suffisante de faire supposer qu'il trahissait ses autres amis ; et certes, on peut admettre que son admiration et son affection pour Bolingbroke aurait empêché une telle chose.

Cette estime de Voltaire pour Bolingbroke, ardente et permanente, est une des choses les plus frappantes dans sa vie. Il avait l'esprit tellement critique et tellement inconstant qu'il offensait souvent ses amis ; et il admirait rarement la même personne pendant longtemps. Mais l'admiration de ce grand déiste dura toute la vie de Voltaire, depuis la date de leur rencontre en 1722 ; et leur amitié se termina seulement à la mort de Bolingbroke en 1752. Voltaire déclare que Bolingbroke aurait été en même temps l'ornement et le protecteur de l'Académie que Swift essayait de former en Angleterre pendant le règne d'Anne. Il parle de lui partout comme on parlerait d'un maître. Il montre comment son ami travaillait à libérer la raison humaine des liens des théologiens ; comment il enseignait une religion purifiée des supers-

1. Ballantyne, *op cit.*, p. 73.

2. Life of Pope, 214, etc. 1769 edn.

3. 33, 171.

titions d'une Eglise corrompue et comment ses doctrines faisaient des progrès en Europe.

Il existe même des vers dans lesquels Voltaire célèbre la personnalité de Bolingbroke (1) ; il le glorifie dans ses essais et ses lettres ; dans d'innombrables passages de ses œuvres il défend ses théories métaphysiques, religieuses et politiques. Il le regarde comme le plus grand des déistes, comme l'inspirateur de leurs méthodes et de leurs théories sceptiques. Il le représente, ainsi que dit M. Carrau, comme le type de l'incroyance anglaise, et il le présente aux lecteurs français comme une sorte de Messie de la libre pensée. Néanmoins, il n'existe pas d'indication que Voltaire ait consciemment exagéré l'idéalisation de son modèle anglais. Mais plutôt il y a toute raison de croire qu'il était entièrement sincère dans ses louanges. L'image qu'il donne, quoique peut-être trop exaltée, est toujours humaine. Et il n'hésite pas à ridiculiser les mœurs légères des jours de jeunesse du maître anglais, et aussi la doctrine de l'optimisme qui lui était si antipathique. Voltaire admet également que Bolingbroke, dans le style de ses œuvres, est quelquefois ennuyeux, et même dit qu'il « aurait éclairé le genre humain, s'il n'avait noyé la vérité dans ses ouvrages » (2).

Cette critique sert seulement à donner du relief à la haute estime que Voltaire avait pour Bolingbroke. En effet, le penseur anglais est considéré par le célèbre Français comme « un des plus brillants génies, et l'homme le plus éloquent de son siècle ». Dans une lettre à M. Thiériot, écrite après qu'il eut visité Bolingbroke à la Source en 1722, Voltaire constate : « J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler de la langue française avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme a trouvé le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Égyptiens comme celle d'Angleterre ; il possède

1. 10,58.

2. 39,569.

Virgile comme Milton, il aime la poésie anglaise, la française, l'italienne : mais il les aime différemment parce qu'il discerne parfaitement leurs différents génies » (1).

Comme nous l'avons vu, Voltaire retrouva Bolingbroke quand il arriva en Angleterre, et nous savons qu'il continua à recevoir le journal *the Craftman* après son retour en France 2). En 1731 il dédia sa pièce *Brutus* à Bolingbroke, à qui il adresse cette interpellation cicéronienne : *Docte sermonis utrius linguæ*. Il dit avoir discuté sa composition avec son ami avant qu'il l'eût écrite (3). *Le Discours sur la tragédie* est aussi dédié à Bolingbroke.

En 1732 Voltaire écrit à Thiériot, alors en Angleterre : « Mettez-moi bien avec vos amis ; dites surtout à milord et à milady Bolingbroke que je leur suis attaché pour la vie (4). » Dans sa *Défense de milord Bolingbroke*, écrite en réponse aux insultes des journaux anglais après la mort du grand déiste, Voltaire donne son jugement de son ami : « Il était le plus grand maître de sagesse et de mœurs qui ait jamais été » (5). Sept ans après la mort de Bolingbroke, en 1758 Voltaire écrit à M^{me} du Deffand que les seules choses qu'il ait aimées chez les Anglais furent leurs écrits sur la philosophie et leur poésie audacieuse. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ceci se rapporte aux œuvres de Bolingbroke et de Pope.

Deux ans plus tard, il écrit encore à la même personne en disant : « J'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation que j'aime peu leurs personnes. Ces gens n'ont, pour la plupart, du mérite que pour eux-mêmes. Il y en a bien peu qui ressemblent à Bolingbroke : celui-là valait mieux que ses livres ; mais pour les autres Anglais, leurs livres valent mieux qu'eux » (6).

Il est curieux que, bien que Voltaire parle si souvent

1. 33, 84.

2. *Revue de Paris*, 1908 ; 511, Lanson.

3. 2, 311.

4. 33, 268.

5. 23, 548.

6. 40, 308.

de Bolingbroke, et d'une manière si enthousiaste, il ne soit lui-même jamais mentionné dans les œuvres de l'écrivain anglais, mais apparaisse seulement de temps en temps dans sa correspondance. Ce fait indique que pour celui-ci le célèbre Français était seulement un jeune admirateur, un satellite, recevant la lumière et la chaleur d'un maître ; et cette attitude est même prise par Voltaire lui-même. C'est là une ironie du destin que le disciple soit devenu célèbre et que le maître soit oublié.

Il est assez difficile de résoudre la question de l'étendue de l'influence de Bolingbroke sur Voltaire à l'égard des idées qui se trouvent dans leurs écrits. Comme nous l'avons vu, Leslie Stephen croit qu'il n'y a que peu ou point de dépendance ; mais l'opinion contraire est exprimée par la plupart des critiques. De Rémusat a dit : « Bolingbroke a les opinions de Voltaire, aussi hardiment, plus gravement que lui, et Voltaire, qui s'est couvert sans cesse de son autorité, souvent aidé de ses idées, aime à le représenter comme le chef d'une grande école, et presque comme un type de l'esprit britannique » (1). Morley aussi tient à l'idée que Bolingbroke fut le grand inspirateur des opinions auxquelles Voltaire donnait cours. « Ce n'est pas trop dire, » déclare-t-il « que Bolingbroke fut l'auteur direct de ses opinions sur la religion » (2).

Churton Collins, dans son ouvrage *Bolingbroke, a Historical Study*, donne son attention plutôt au côté politique du travail de son héros. Mais dans *Voltaire in England* il cite les raisons qui le forcent à croire que c'est Bolingbroke plus que n'importe qui, dont l'influence se montre dans les idées de Voltaire. Il dit « la nature et l'étendue de l'influence de Bolingbroke sur Voltaire est une des questions les plus intéressantes de l'histoire littéraire du XVIII^e siècle, et c'est une question qui n'a jamais, dans notre opinion, reçue une part suffisante de l'attention qu'elle mérite. »

1. *Op. cit.*, p. 433.

2. Morley : *Voltaire*, p. 84.

Avant que nous fassions la comparaison textuelle entre les œuvres de ces deux écrivains, il sera intéressant et peut-être utile de faire un rapprochement entre leurs caractères. Et nous trouvons malgré des différences de rang et d'éducation, beaucoup de ressemblances remarquables dans l'ordre d'intelligence de Voltaire et de Bolingbroke. Tous les deux étaient pleins d'énergie et de contradictions, de tendances opposées, d'une variété de sentiments qui se sont manifestés avec une force et une continuité extraordinaires. Tous les deux étaient des étudiants zélés, pourtant aimant les distractions mondaines et la société féminine. Tous les deux étaient hardis dans leurs pensées et leurs expressions philosophiques, mais ils voulaient bien pratiquer la religion de leur temps et de leur pays. Tous les deux étaient fiers de leur capacité philosophique, qui n'était point, comme nous allons le voir dans un autre chapitre, le point important de leurs esprits, quelque pénétrants qu'ils fussent.

Cette similitude de tempérament et de perspective est plus remarquable quand nous considérons la variété d'origine et d'instruction des deux écrivains et la diversité de leurs carrières postérieures : Voltaire, fils d'un bourgeois français, élevé dans une école jésuite, destiné au service public, mais décidé à être homme de lettres ; Bolingbroke, fils d'une des anciennes familles nobles d'Angleterre, élevé à Eton, destiné à une carrière politique, mais semblant d'abord préférer celle d'un batteur de pavé, se méfiant même des conventions d'une société licencieuse, et plus tard entrant au Parlement, devenant secrétaire d'Etat avec des pouvoirs énormes entre les mains. Puis proscrit comme rebelle et venu en France, nous le retrouvons secrétaire d'Etat du Prétendant James, conspirant contre le prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre. Plus tard encore, gracié par le gouvernement, il reste en Angleterre homme de lettres, tout en persistant dans ses intrigues politiques.

Au point de vue des mœurs nous trouvons une certaine ressemblance entre les deux penseurs. C'était peut-être

pour autre chose que ses qualités intellectuelles que Ninon de Lenclos, devenue vieille, donnait un legs à Voltaire. Il est possible qu'elle ait vu en lui les qualités qui s'étaient manifestées quelquefois d'un homme de société et d'un bon vivant. qualités qui le rendirent à vingt ans le disciple de l'abbé Chaulieu, l'Anacréon de l'époque. Mais Bolingbroke était amoureux sur une échelle plus grande. Depuis le jour où il choqua Londres en courant à travers Hyde Park tout nu, jusqu'au moment de son amitié avec M^{me} de Vilette, il aima la société de femmes plutôt légères. Voltaire, lui-même, conte l'histoire de la fille de Londres qui déclara, dit-on, quand elle entendit que B... fut nommé ministre, en parlant de son salaire, « 8.000 guinéas par an, et tout pour nous » (1).

La tranquillité de la vie d'un fermier convenait à nos deux héros. Bolingbroke à la Source et à Dawley vivait en cultivateur et de temps en temps déclarait en avoir fini avec les cours et les intrigues. Mais il ne pouvait rester longtemps dans cette résolution. Quelque événement dans le monde politique, quelque nouvelle tactique des « whigs » le forçait à rompre son silence. Et pendant qu'il vivait comme fermier, il passait beaucoup de temps à ses études et dans la société de ses amis littéraires. A Ferney, Voltaire était un cultivateur plus sérieux. Sa propriété était plus étendue que celle de Bolingbroke, ses responsabilités furent plus grandes. Il les soutenait complètement, aidant les simples paysans par son esprit alerte à gagner plus facilement leur vie. même en commençant ses fabriques de soie et d'horloges.

Sans doute, la politique fut la passion dominante de la vie de Bolingbroke. Elle le tira de ses premiers excès afin d'occuper la position élevée de secrétaire d'Etat de l'Angleterre. Elle le disposa, en exilé, à accepter les sceaux comme secrétaire du Prétendant. Elle le poussa, une fois rentré en Angleterre, à hasarder encore ses biens et sa liberté par son opposition intrépide à Walpole et aux

1. 46,319.

« whigs ». Les excursions de Voltaire dans la politique étaient moins sérieuses. N'étant pas né dans la classe gouvernante de son pays, comme Bolingbroke, il n'entra point dans cette classe, mais resta toujours et surtout homme de lettres.

L'œuvre de Bolingbroke comme littérateur occupe la seconde place dans sa vie. Mais, comme Voltaire, il s'intéressait aux sujets les plus divers. Celui-ci était auteur dramatique, poète, philosophe, historien et critique : celui-là était philosophe, critique, historien et pamphlétaire. Leur curiosité était aussi ardente qu'étendue. Le nombre des citations dans leurs œuvres indique une lecture énorme. Et dans le cas d'un écrivain aussi fécond que Voltaire, il n'est pas surprenant que ses citations ne soient pas toujours exactes. Ni les encyclopédies, ni les bibliothèques n'étaient à cette époque si communes ou si parfaites qu'aujourd'hui.

Bolingbroke et Voltaire étaient d'opinions très avancées, très libérales, mais l'un et l'autre trouvèrent bon de dissimuler à l'occasion leur identité. Bolingbroke par l'anonymat, et en décidant que la plupart de ses œuvres ne seraient publiées qu'après sa mort ; Voltaire par l'adoption de plusieurs pseudonymes et en reniant, quand il le jugeait à propos, la paternité de telle ou telle de ses œuvres. Bolingbroke se conciliait ses contemporains en faisant partie de l'Église anglicane, de même que Voltaire trouvait prudent de respecter les cérémonies de l'Église catholique, et même de reconstruire l'église de Ferney. Nous trouvons ainsi chez l'un et l'autre un mélange bizarre d'héroïsme et de lâcheté. Voltaire admet d'une manière humoristique cette faiblesse, si c'en était une, dans un dialogue avec Wagnière : « Si j'étais en Espagne j'aurais eu un grand chapelet, j'aurais été à la messe tous les jours, j'aurais baisé la manche des moines, et j'aurais tâché de faire mettre le feu dans tous leurs couvents » (1).

1. Wagnière et Longchamps, I, 43.

On reproche habituellement à Bolingbroke et à Voltaire d'avoir enseigné en quelque sorte une philosophie de la religion alors qu'ils n'avaient pas eux-mêmes le sentiment religieux. C'est là probablement la raison pour laquelle ils ne sont ni l'un ni l'autre aimés en Angleterre. Mais, sur ce point, il faut que l'observateur impartial admette que Voltaire est effectivement supérieur à Bolingbroke. Celui-ci avait, en vérité, des idées sur la religion, mais jamais elles ne semblent diriger sa vie ou influencer ses actions. Il enseignait une morale élevée, mais jamais il ne se donnait la peine de la pratiquer. C'était un théoricien, et ses théories traitaient de la religion, c'est seulement de cette manière qu'on peut l'appeler religieux. Mais chez Voltaire il y a une différence. Ses idées, comme ses mœurs, sont souvent légères. Ses écrits sont amers comme ses animosités personnelles. Il se moque souvent plutôt qu'il ne discute. Il n'y avait rien d'ascétique dans ses doctrines ou dans sa vie. Et puis il fut coupable (c'est peut-être le vrai mot) d'avoir écrit *la Pucelle*. Mais en dépit de tout, il y a une veine de sérieux dans sa nature qui manque chez Bolingbroke. On sent que, pour lui, la religion est un sujet vraiment important, le plus important de tous. Et ses idées morales avaient une influence sur sa conduite. La cruauté, la persécution, l'injustice, ne furent pas simplement pour lui des mots qui représentaient ses théories. Il souffrait avec la victime, il était rempli d'un zèle saint contre l'oppresseur. Quand il disait « écrasez l'infâme », il était prêt à de grands sacrifices au service de sa croisade. Il le montra clairement dans l'affaire Calas et dans les efforts qu'il fit pour sauver les autres misérables dont il était le défenseur et l'ami.

IV. — LA MÉTAPHYSIQUE

Une ressemblance assez frappante entre les idées de Voltaire et celles de Bolingbroke se trouve dans leur attitude envers la métaphysique. Ni l'un ni l'autre, il est vrai, ne possède dans cet ordre d'étude la plus haute compétence, mais la force de leur intelligence fait que leurs idées valent la peine d'être examinées. Tous deux attaquent les métaphysiciens de leur époque, les représentent comme des gens qui dénaturent la réalité pour soutenir leurs théories. Ils pensent que la métaphysique ne donne aucune idée exacte de l'univers. Leurs attaques pourraient être interprétées comme venant d'esprits peu philosophiques, approchant pour la première fois les problèmes difficiles de la métaphysique, si nous ne nous souvenions qu'au xviii^e siècle les idées des cartésiens et les principes idéalistes à outrance des platoniciens de Cambridge, Cudworth, More, Smith et Whichcote étaient en vogue en Angleterre. Bolingbroke et Voltaire croient que Malebranche, Cudworth et les autres supposent des postulats *a priori*, et puis soutiennent des conclusions basées sur ces postulats. C'est pourquoi ils s'opposent de toute leur force aux méthodes et aux prétentions de ces penseurs. Ils étaient en avance sur leur siècle, étant parmi les premiers à rejeter la domination des philosophes, ayant mis en question l'utilité des systèmes philosophiques.

Nos deux écrivains n'ont pas été simplement chercheurs de la vérité, comme Platon, Descartes, Spinoza et les autres philosophes proprement dits. La vérité *in vacuo* n'était rien pour eux. Ils ont désiré la connaître par rapport à son effet sur le monde. Et à cause de cela, ils ont voulu se tenir plus près de la vie ordinaire que ne l'avaient

fait les penseurs philosophiques de l'époque précédente. Ils ont voulu trouver une science de la vie, indépendante des théories métaphysiques qui leur semblaient si loin de la réalité. Ainsi ils attribuaient aux sciences naturelles une importance tout à fait nouvelle, parce qu'elles semblaient être plus près de l'existence réelle. Ils n'ont pas adopté, cependant, l'argument fallacieux, mais assez commun, que ces sciences donnent une explication du mystère de l'univers. Selon eux, la métaphysique ne l'explique pas du tout; mais les problèmes de la métaphysique étaient réels pour eux, et jamais ils ne se contentaient des explications faciles des événements, qui étaient valables pour les soi-disant penseurs de leur temps. Par exemple, les théories informes d'un écrivain matérialiste comme d'Holbach n'avaient point d'attrait pour eux.

La citation suivante des *Essays on Human Knowledge* de Bolingbroke indique qu'il ne cherchait pas une explication de la nature moins complète que celle qui était offerte par la métaphysique de l'époque, mais qu'il désirait une métaphysique plus parfaite : « Sans doute, nos idées des substances matérielles sont imparfaites et superficielles et, par conséquent, elles ne peuvent pas exprimer l'essentiel d'une substance, mais elles nous suffisent dans la pratique. Cependant, quand nous passons de la physique à la métaphysique, et prétendons à une connaissance des idées et des substances spirituelles, que faisons-nous, sinon de prétendre à une connaissance générale, quand nous ne sommes pas capables d'avoir une connaissance particulière?... Toutes nos conceptions métaphysiques sont vagues et changeantes, et souvent fantastiques, à défaut des critères au moyen desquels nous pouvons les juger » (1).

Il est facile de trouver des passages de Voltaire indiquant qu'il adopte, à l'égard de la métaphysique, le point

1. III, 115, 116. Les chiffres romains se réfèrent, comme partout dans cette thèse, à l'édition des œuvres de Bolingbroke publiée à Philadelphie en 1841.

de vue naïf d'un homme qui n'a pas beaucoup étudié la philosophie. Il dit dans *le Philosophe ignorant* : « Tous les philosophes ont dit des sottises en physique et en métaphysique. Tous sont excellents dans la morale (1). » Et, alors, dans une lettre à Frédéric de Prusse (17 av. 1737), il exprime ses idées même plus fortement : « La métaphysique contient deux choses : la première, tout ce que les hommes de bon sens savent : la seconde, ce qu'ils ne sauront jamais. » Mais Voltaire ne persistait pas dans cette opinion. Nous trouvons, dans une lettre d'une autre période, l'expression de la conscience qu'il avait de la grande difficulté du problème : « Je trouve, d'ailleurs, dans cette recherche, quelque vaine qu'elle puisse être, un assez grand avantage. L'étude des choses qui sont si fort au-dessus de nous rend les intérêts de ce monde bien petits à nos yeux (19 fév. 1766). » Il faut, peut-être, remarquer que cette lettre a été écrite après que Voltaire avait eu l'occasion de lire les œuvres posthumes de Bolingbroke qui ont été publiées en 1754.

La méthode de Bolingbroke est franchement empirique; et sans doute, comme cela a été souvent remarqué, ce penseur a tiré beaucoup des œuvres de Locke. Son grand principe est que « le monde est le champ de notre action et l'objet de notre connaissance » (2); ou plus amplement exprimé : « La philosophie métaphysique et morale doit être tirée par la raison des observations et des expériences de la conscience humaine, sur le système actuel des choses (3). » Il soutient que le renoncement de Malebranche à la connaissance sensible était un renoncement à l'humanité (4). Il met en contraste la connaissance scientifique et la connaissance selon les métaphysiciens, en blâmant cette dernière : « Notre vraie connaissance », dit-il dans ses *Essays on Human Knowledge*, « ne va pas plus loin que

1. 26, 89.

2. IV, 137.

3. IV, 410-411.

4. II, 463 ; IV, 286.

l'expérience particulière; si nous voulons la rendre générale, nous l'affaiblissons. . . L'expérience est cette colonne de feu qui nous conduit à la terre promise » (1). Il déclare que « ce qui répugne aux phénomènes ne peut-être vrai de l'esprit ou du corps » (2). Nos idées simples, suivant la théorie de Bolingbroke, dérivent de la sensation et de la réflexion (3). Ces idées simples sont changées en idées complexes à l'aide de l'instinct et des processus de la raison (4). Nous avons quelquefois des idées fausses parce que le raisonnement par lequel nous les avons établies était faux (5).

Bolingbroke déclare que les métaphysiciens ont fait assez souvent des hypothèses en contradiction avec les phénomènes (6). Il trouve que les penseurs de ce genre ne sont supérieurs que d'un degré aux sages Indiens qui se transportent dans une région mystique où la pensée n'existe plus. Les « idées » de Platon sont, suivant lui, tout à fait séparées de la réalité. Malebranche, dit-il, qui prétend que nous apercevons en Dieu tout ce qui est extérieur à l'âme, et Berkeley avec son idéalisme absolu, ont simplement adouci cette tendance de la philosophie (7). « Mettons un peu moins de confiance en l'intelligence pure qu'on ne nous conseille, et un peu plus de confiance en nos sens » (8).

Dans son empirisme, Voltaire suit Bolingbroke de près, quoiqu'il n'ait pas le même goût que lui pour la discus-

-
1. III, 87-88.
 2. III, 50.
 3. IV, 126.
 4. IV, 160 et suiv.
 5. III, 249, 315.
 6. IV, 431.
 7. III, 70-71.
 8. IV, 137.

Il semble à l'auteur de cette thèse, que nous voyons ici la même tendance à déprécier l'intelligence que nous trouvons chez Bergson. Bolingbroke entend par le mot « sens » quelque chose qui se rapproche de « l'intuition », selon le célèbre penseur moderne.

sion de la question de la connaissance. Lui aussi, dans son *Traité de métaphysique* attaque fortement Malebranche et déclare absurde l'idée que « la perception ne peut pas être le résultat des objets » (1). Il est même plus absolu que Bolingbroke dans son empirisme, et dit nettement : « L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience (2). Pour former une idée sur n'importe quel sujet, le secours de l'expérience est nécessaire (3). Dans le *Dictionnaire philosophique* il approuve l'ancienne vérité que les sens sont les portes de l'entendement, et qu'un homme qui naîtrait privé de ses cinq sens serait privé de toute idée 4). » Il soutient contre les idéalistes la théorie qu'il existe des objets extérieurs (5).

Bolingbroke a accepté, jusqu'à un certain point, la doctrine de la relativité. « Nous ne connaissons pas, et nous ne sommes pas capables de connaître », dit-il « la vraie nature d'aucune substance du monde. Mais bien que notre connaissance ne soit ni complète ni absolue, elle est réelle jusqu'à un certain degré » (6). D'ailleurs, il déclare que « la connaissance des choses d'après leur vraie nature, et la connaissance des idées de ces choses sont entièrement différentes... Toute notre connaissance est de la seconde espèce » (7). Ainsi, nous trouvons chez Bolingbroke, en même temps, les deux principes contradictoires d'empirisme et de relativité. Mais il sent qu'une admission complète de cette dernière doctrine l'amènerait à un transcendantalisme pur, où la connaissance est impossible. Alors son bon sens le préserve d'une telle erreur et le pousse à rester satisfait d'une connaissance relative, comme la seule possible aux esprits limités. Bolingbroke croit, enfin,

1. 22, 205.

2. 9, 477.

3. 26, 51.

4. 20, 420, art. sensation.

5. 22, 206.

6. III, 86.

7. IV, 433.

qu'une personne qui veut connaître la réalité, désire une chose impossible, étant donné la nature des choses. En lisant cette critique, plutôt informe, de la raison pure, il faut se souvenir que l'œuvre de Kant n'avait pas encore paru, et que l'œuvre de Bolingbroke était presque finie quand le penseur allemand naquit en 1724. Voltaire se moque de l'idée de la relativité. Il était tout à fait intellectualiste dans ses théories métaphysiques (1).

A l'égard du problème de l'ontologie, l'attitude de nos deux écrivains est plutôt théologique que métaphysique, bien qu'ils n'adoptent pas les théories orthodoxes. Dans ses *Essays on Human Knowledge*, Bolingbroke critique la doctrine des causes formelles de Bacon (2). Il se refuse à admettre que les causes finales sont des objets de la recherche métaphysique plutôt que physique. Il affirme que les observations des causes finales faites dans le monde physique rendent impossible l'idée de l'athéisme aux hommes intelligents et sans préjugés. Il croit que nous pouvons, au moyen de notre connaissance sensible, démontrer l'existence de Dieu. Il annonce la théorie que les phénomènes qui se manifestent à nos sens exigent la pensée d'un Dieu suprême. « Plus nous étudions la nature à l'aide de la philosophie expérimentale, plus nous voyons la sagesse et la puissance infinies de son auteur » (3). Il emploie « l'argument du dessin », qui fut employé par Fontenelle et développé plus tard par Butler dans son *Analogy*, argument qui part de l'observation de la coordination des phénomènes naturels et s'élève à l'idée d'une intelligence suprême et ordonnatrice (4). Il appuie cette théorie sur le témoignage des traditions de toutes les races. Plus tard, dans ses *Minutes of Essays* (circa. 1732), Bolingbroke adopte un raisonnement semblable au célèbre argument ontologique de saint Anselme

1. 19, 2 ; 20, 76, 206 et suiv.

2. III, 97.

3. III, 97.

4. III, 68.

et de Descartes. Il déclare que l'existence d'un Être divin, existant en soi, est démontrée par le fait que la raison de l'homme en a l'idée. Il y a, dit-il, une connexion fondamentale entre la raison humaine et la nature divine (1).

A l'égard de la preuve de l'existence de Dieu par l'expérience, Voltaire se sert des mêmes arguments que Bolingbroke. Dans sa *Lettre de Memmius à Cicéron*, il déclare : « La nature dit : mon soleil fait éclore et mûrir mes fruits sur ce petit globe, qu'il éclaire et qu'il chauffe ainsi que les autres globes. L'astre de la nuit donne sa lumière réfléchie à la terre, qui lui envoie la sienne ; tout est lié, tout est assujetti à des lois qui jamais ne se démentent ; donc tout a été combiné par une seule intelligence (2). »

Ailleurs, Voltaire affirme que tout annonce Dieu à l'homme, et que l'idée de la divinité lui est naturelle (3). Il regarde Dieu comme le « seul artisan suprême (4) », qui est « toujours agissant » (5), qui « arrange le monde de toute éternité » (6), qui anime l'homme et toute créature vivante (7). Il trouve que l'idée d'une régression infinie des causes est absurde, et que la pensée de Dieu est nécessaire comme cause première. L'article sur les causes finales du *Dictionnaire philosophique* développe cette théorie (8). Il ne faut pas, dit l'auteur, mépriser cet argument, surtout parce que Newton l'a considéré comme la preuve la plus forte de l'existence de Dieu (9). Il cite les ouvrages de ce penseur et certainement il l'avait étudié soigneusement,

1. IV, 316.

2. 28, 442.

3. 28, 134.

4. 26, 64.

5. 10, 361.

6. 28, 448.

7. 28, 443.

8. 22, 195.

9. 22, 404.

comme en témoignent les *Lettres philosophiques*. On sait d'ailleurs que Voltaire fit beaucoup d'efforts pour faire connaître en France la physique newtonienne. Ainsi que Bolingbroke, Voltaire pense que le monde doit être conçu comme la réalisation d'un dessein procédant d'une intelligence suprême (1). Et, enfin, dernière preuve de l'existence de Dieu, il invoque, comme son ami anglais, l'admission de cette idée par tous les peuples, et particulièrement par les Grecs, les Indiens et les Chinois, auxquels il fait de fréquentes allusions.

Bolingbroke et Voltaire ont un mépris égal pour la doctrine de Berkeley, disant qu'elle ne peut démontrer l'existence de Dieu (2). Tous deux attaquent le scepticisme et l'athéisme, croyant que le principe du théisme est aussi nécessaire pour la vie intellectuelle que pour la morale (3). L'athéisme, dit Voltaire, est un monstre contraire à la morale et à la raison (4). Ils admettent qu'un théiste puisse trouver des difficultés dans la discussion des principes fondamentaux, mais ils déclarent que l'athée tombe toujours dans l'absurdité, ayant la tâche difficile de prouver la mobilité spontanée de la matière (5).

C'est par le raisonnement que Bolingbroke tâche d'arriver à la connaissance des attributs de Dieu. Il croit que tous les phénomènes de la nature prouvent la sagesse et la puissance d'un Dieu répandu dans tout l'univers, et l'animant, comme l'esprit anime le corps (6). Cette doctrine de l'immanence divine, que nous trouvons surtout dans les *Minutes of Essays*, doit être une réponse suffisante à ceux qui représentent les déistes comme croyant en un Dieu séparé de l'univers. C'est à la nature qu'on doit aller, selon Bolingbroke, pour trouver les attributs

1. 26, 59.

2. III, 71, 134 ; 32, 463.

3. IV, 178 ; 26, 525.

4. 11, 180 ; 30, 469.

5. II, 465 ; 20-52, 53.

6. IV, 320-321.

de Dieu. Il n'a pas été donné, croit-il, une révélation qui puisse remplacer l'étude des phénomènes naturels, œuvres de Dieu. Et la raison, s'exerçant sur ces phénomènes, découvrira les qualités de l'Être suprême.

Au nom de la raison humaine, Bolingbroke proteste contre l'anthropomorphisme qui attribue à Dieu les qualités de l'homme. Comme la personnalité divine dépasse la personnalité humaine, de même la connaissance divine peut dépasser l'humaine : « La connaissance divine peut exclure la pensée aussi bien que le sens de voir (1). » La pensée divine peut seule échapper à la relativité. « Une connaissance des choses telles qu'elles sont et une connaissance des idées de ces choses sont deux. Toutes nos connaissances sont de la seconde espèce. Tout est connu de Dieu d'après la première » (2).

En ce qui concerne la bonté de Dieu, l'opinion de Bolingbroke diffère de celle des philosophes et des théologiens de son époque. Il veut expliquer l'existence du mal dans un monde créé et soutenu par Dieu. Pour cela, il adopte la méthode de Malebranche, dont il critique si fortement la théorie de connaissance, comme nous l'avons vu. Il déclare que Dieu opère par des lois générales, qui ne semblent quelquefois tenir aucun compte de l'individu (3). Toute la race humaine peut souffrir, dit-il, parce qu'elle n'est qu'une partie exigüe de la création. Mais en dépit de cela, et du fait que nous ne pouvons pas comprendre les lois que Dieu a faites, il faut croire que l'ensemble de l'univers est le meilleur des mondes possibles (4). Alors Bolingbroke pousse beaucoup plus loin que Malebranche cette théorie, disant que nous ne pouvons pas croire dans la bonté de Dieu, parce qu'elle n'est pas évidente comme sa puissance et sa sagesse. Mais il

1. IV, 135.

2. IV, 135, 6.

3. IV, 322.

4. IV, 320.

ajoute que le théiste doit admettre que toute action divine soit juste en soi, même si elle répugne à nos idées de justice (1). Les œuvres de Dieu sont équitables, mais pas bienveillantes ; la bonté, en effet, n'est pas la même chez l'homme et chez Dieu.

C'est sous ce rapport que Bolingbroke développe sa doctrine de l'optimisme qui a été fidèlement reproduite et mise à la pensée de tout le monde dans le poème de Pope *The Essay on Man*. Nous y trouvons une justification de la façon d'agir de Dieu envers l'homme, qui peut être résumée dans ces mots du poème : *Whatever is, is right*. Bolingbroke a été accusé, surtout par Leslie Stephen (2), de prêcher un optimisme frivole, qui ne tient pas compte des maux humains. Mais il n'était point un de ceux pour qui le mal est une illusion. Il lui donne une existence réelle et il n'essaie jamais de le dissimuler dans une harmonie universelle. Il ne croit pas non plus que le mal soit simplement un *defectus e bono*, suivant l'idée de Leibniz. Mais il est d'avis que nous n'avons pas une connaissance suffisante de l'univers pour pouvoir dire que telle ou telle chose est mauvaise absolument, vu qu'elle émane de la volonté du Créateur. Bolingbroke a connu lui même bien des souffrances, à tel point que Voltaire s'est demandé comment il pouvait être optimiste après avoir éprouvé tant de pertes et de douleurs (3). Il a compris assez la grandeur de l'univers pour ne pas se plaindre du sort qui lui était fait. Naturellement, comme toute autre personne, il pouvait imaginer des améliorations dans le système du monde, qui lui auraient plu davantage. Mais il reconnaît son incapacité à comprendre pleinement l'ensemble des choses et à le reconstruire dans sa pensée d'une façon plus parfaite.

L'univers est trop grand, dit Bolingbroke, pour être

1. IV, 345.

2. *English thought in the 18th Century*. Voir aussi *Dictionary of National Biography*.

3. 28, 535

compris par l'esprit humain ; aussi le Dieu de l'univers ne peut-il pas être jugé par les principes humains. Bolingbroke cherche à justifier Dieu envers les hommes, disant qu'il agit selon des lois générales, lois qui apportent quelquefois des peines aux hommes, lois sages, mais qui pour des raisons que nous ne pouvons pas comprendre impliquent des éléments destructeurs. Le penseur déiste manifeste ainsi son idée de la souveraineté de Dieu, d'une façon presque aussi nettement formulée que celles d'Augustin ou de Calvin. Il attaque les théologiens de son époque, qui, dit-il, aiment représenter le monde comme plongé dans un abîme de maux et de misères. Il conseille d'accepter le monde tel qu'il est comme le meilleur possible.

Voltaire pense qu'il est bon d'avoir conscience de la réalité de l'Être suprême, mais qu'on ne doit pas prétendre à découvrir les attributs divins. C'est là la thèse de son livre *le Philosophe ignorant*, où il déclare « Je me vois arrêté tout à coup dans ma vaine curiosité... Comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préside visiblement à la matière entière ? Où est la boussole qui me conduira vers sa demeure éternelle et ignorée » (1). Ailleurs, Voltaire change son point de vue, et soutient la théorie de Newton, que l'espace et la durée sont des propriétés de Dieu (2). Dans sa *Loi naturelle* il va plus loin, affirmant que l'Être divin est beaucoup plus bienveillant que ne le pensent ceux qui le représentent comme le Dieu de vengeance :

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce ;
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi,
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints me tourmente à jamais (3).

1. 26,60.

2. 22,408 ; 27,440 ; mon chap. IV, 15.

3. 9,46.

Voltaire, d'un autre côté, déclare que la justice est la même pour Dieu que pour l'homme, de même que la vérité mathématique deux et deux font quatre vaut autant pour Dieu que pour l'homme, étant universellement et absolument vraie (1). Il y a, selon Voltaire, des événements dans le monde que l'Intelligence suprême ne peut pas prévenir. Si tous les maux de terre, comme la peste, la famine et les désastres de toutes sortes, existaient de par la volonté de Dieu, il serait un Dieu mauvais, plutôt que bienveillant. Si nous acceptons la doctrine de la bonté de Dieu, nous devons, selon Voltaire, croire que sa puissance est limitée. Là où Bolingbroke justifie Dieu, Voltaire l'excuse, semblant accepter l'idée d'une matière étrangère à Dieu, et seulement en partie sous son contrôle. Voltaire se résigne à l'univers ou se révolte contre lui selon son humeur.

Bien que Voltaire admire Bolingbroke, il trouve sa doctrine optimiste détestable. Peut-être la véhémence même avec laquelle il attaque cette doctrine est-elle une sorte de témoignage de son obligation à l'auteur anglais sous d'autres rapports. Il est assez curieux, aussi, de noter à quel point Voltaire admire le poème où cette théorie est développée. C'est le plus beau poème du monde, dit-il (2). Mais il n'a point de sympathie pour les idées qui y sont exprimées. Le roman *Candide* est tout simplement une protestation contre l'optimisme de Bolingbroke, que l'auteur ridiculise de toute façon. Les aventures de son héros sont une sorte de parodie des malheurs qui semblent s'appesantir sur les hommes, sans signification (3). Les grands fléaux de l'humanité, comme les éruptions volcaniques, comme les inondations et d'autres encore, l'incitent à se révolter contre l'ordre de la nature. Il en est de même dans l'histoire. Pourquoi, demande Voltaire, Dieu a-t-il permis les horreurs de l'Inquisition ; pourquoi le bon roi Alfred d'Angleterre

1. 26,321.

2. 22,177.

3. 21,438 et suiv.

a-t-il tant souffert, et le mauvais prince Aurengzeb a-t-il vécu dans la prospérité pendant cent ans ? (1) Pourquoi est-ce que la jeune et belle reine d'Écosse a été cruellement assassinée ? (2) Il adopte l'argument *ad hominem* quand il dit dans son essai, *Il faut prendre un parti* : « Ceux qui ont crié que tout est bien sont des charlatans... Shaftesbury qui mit ce conte à la mode était un homme très malheureux. J'ai vu Bolingbroke rongé de chagrin et de rage ; et Pope, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connu, contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent : tout est bien » (3). Et dans une lettre écrite en 1756 il dit : « Mon pauvre Pope... mon pauvre bossu, que j'ai connu et aimé, qui vous a dit que Dieu ne pourrait pas vous avoir fait sans une bosse » (4).

Il faut noter que vers la fin de sa vie, Voltaire adopte une théorie plus proche de celle de Bolingbroke. Il dit en 1774 dans son essai *De l'Ame* : « Il n'y a point de mal pour le grand Être. Il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles » (5). En somme, bien qu'il remarque le conflit de témoignages à l'égard du caractère de Dieu, Voltaire déclare que l'expérience révèle Dieu juste et bienveillant, mais qu'il opère sur une matière obstinée et quelquefois hostile. Dans la *Lettre de Memmius à Cicéron*, Dieu est représenté comme un père bénin, qui n'a pas pu faire du bien à tous ses enfants, le mal est nécessaire (6). Ici Voltaire se rapproche de l'idée vulgarisée par William James, savoir : Dieu est bon, mais pas tout-puissant ; ou du

1. 11,310, 15,327.

2. 28,536.

3. 28,535.

4. 38,556.

5. 29,341.

6. 28,437.

moins, sa toute-puissance n'est pas encore achevée. Suivant cette théorie l'idée de la bonté de Dieu est sauvegardée par le sacrifice de la croyance dans sa toute-puissance.

Voltaire n'était pas pessimiste, comme on pourrait le croire après avoir lu *Candide*, ou telle autre de ses œuvres. Il s'oppose au pessimisme religieux de Pascal (1), et à celui des athées (2). Dans *le Crocheteur borgne*, il dit qu'il est nécessaire d'avoir deux yeux, un pour le bien et l'autre pour le mal de la vie (3). A l'article *Méchant* de son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire proteste contre la façon d'exagérer les maux de la vie. « Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit et qu'on ne croit. Il y en a encore trop sans doute ; on voit des malheurs et des crimes horribles, mais le plaisir de se plaindre et d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang » (4).

La doctrine de Bolingbroke sur la matière est plutôt inconsistante. Quelquefois il affirme avec Locke la réalité de l'existence de la matière et la capacité pour l'intelligence d'y formuler des idées (5). Quelquefois il incline à une théorie moniste, semblable à celle de Spinoza, douant la matière d'une certaine qualité spirituelle (6). Il lui semble inutile de discuter la nature définitive de ce que nous ne pouvons connaître que d'une façon relative par l'expérience. Il essaie de prouver l'existence de la matière en la comparant au corps humain, comme il avait essayé de prouver l'existence de Dieu par rapport à l'esprit humain. Il se refuse à admettre l'existence des deux substances, la matière et l'esprit, parce que nous ne con-

1. 14,113 ; 22,28.

2. 48,441.

3. 21,17.

4. 20,56.

5. III, 72.

6. III, 52.

naïssons pas la vraie nature ni de l'un ni de l'autre (1).

Bolingbroke ne veut pas préciser son idée de l'âme ou de l'esprit, pas plus que celle de la matière. L'âme, dit-il, ne doit pas être considérée séparée du corps, car les deux sont indissolublement unis dans la nature humaine (2). Nous ne pouvons avoir qu'une notion confuse de l'âme (3). « Quelle est la notion précise de l'esprit que nous devons admettre ? Pouvons-nous penser, comme les philosophes anciens et modernes, que l'esprit est une substance divine et spirituelle, munie de formes et d'idées pour concevoir toutes choses ? Ou comme Malebranche, que Dieu est le lien des idées comme l'espace est celui de la matière ; et qu'en Dieu nous apercevons toutes les choses extérieures à l'esprit ? Ou, comme Berkeley, que les idées sont les seules réalités ? Ces écrivains nous ont donné de la poésie et non de la philosophie. Ils ont raisonné sur l'esprit humain *a priori*, mais sa nature reste encore inconnue, elle le restera à jamais, si nous ne raisonnons pas *a posteriori* » (4).

En général, Voltaire se refuse comme Bolingbroke à séparer dans sa pensée la matière et l'esprit. Nous ne pouvons pas connaître la vraie nature de la substance (5). Personne ne comprend les mots âme, esprit (6). Et on ne peut pas dire ce qu'est leur nature (7). L'âme et le corps sont réunis (8). Il existe, cependant, plusieurs passages dans les œuvres de Voltaire où il s'efforce de définir la matière. D'après Newton, il déclare qu'elle a été douée par Dieu de la qualité de la gravitation (9). Elle a reçu

1. III, 43.

2. III, 50.

3. III, 166, 7.

4. III, 70, 71.

5. 26, 52.

6. 17, 149 ; 21, 381.

7. 29, 542.

8. 27, 432.

9. 27, 403.

aussi, dit-il, la capacité de penser (1). Il croit par cette théorie se délivrer du dualisme, des doctrines spirituelles (2). Mais, ailleurs, il sépare la matière de l'esprit en disant qu'elle n'est pas la partie de l'homme qui pense, tombant ainsi lui-même dans un dualisme évident (3).

Bolingbroke croit fermement au libre arbitre. « Ceux qui attribuent à la volonté une liberté de la nécessité extérieure et non pas intérieure, me semblent supprimer dans le monde entier la contingence, la vertu, et le vice » (4). Mais il ne discute pas longuement cette question, parce qu'il a peur de se tromper où tant de penseurs, et même Locke, ont dit des sottises en exprimant des vues déterministes. Il cite à propos de cette question le mot de Montaigne : « Tout finit dans l'éblouissement » (5). Voltaire aussi, pendant la première partie de sa carrière, approuvait la doctrine du libre arbitre. Il dit que les sophismes qu'on a inventés contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de Dieu (6). Il déclare que l'homme a une portion limitée de la liberté de Dieu (7). La liberté humaine est relativement faible, mais elle est réelle. L'homme peut « s'appliquer à quelques pensées et opérer certains mouvements » (8). *Le Traité de métaphysique*, les essais *Si l'homme est libre* et *De la liberté* (1734) supportent l'argument du libre arbitre. Mais plus tard Voltaire adopte un point de vue opposé. Dans *le Dictionnaire philosophique* (1764), *le Philosophe ignorant* (1766), et *l'Histoire de Jenni* (1775), il est franchement déterministe. Il déclare son approbation des idées de Collins sur ce sujet (9). Cet écrivain seul lui semble avoir bien considéré la

1. 9,454.

2. 9,455.

3. 22,209.

4. IV, 430.

5. IV, 431.

6. 22,220.

7. 27,412.

8. 22,217.

9. 19,578.

question, ayant perfectionné la théorie de Locke (1).

A l'égard de la doctrine de l'immortalité de l'âme, la pensée de Bolingbroke est indécise. Il ne veut ni l'affirmer, ni la nier, mais déclare que Dieu seul connaît la destinée de l'âme, et qu'il fera ce qu'il lui plaît (2). Bolingbroke refuse d'accepter la preuve de l'immortalité offerte par Platon. Ce n'est pas du tout une preuve, dit-il, mais une fantaisie de l'imagination (3). Il refuse également d'accepter comme preuve l'idée qu'une vie future est nécessaire pour que les bons puissent être récompensés et les méchants punis (4). La doctrine orthodoxe, dit-il, est profondément immorale, parce que les récompenses promises ne sont pas proportionnées aux bonnes actions ou aux mauvaises (5).

Voltaire déclare que la croyance à une vie future est une hypothèse qui est probablement vraie. Il dit que les arguments des matérialistes contre l'immortalité ne sont nullement concluants. La mémoire qu'on a perdue dans la vie peut revenir après la mort (6). Il croit que l'immortalité est indiquée par l'existence du mal (7). Dans sa lettre découverte par M. Sieveking, Voltaire dit : « J'ai tant écrit à propos de la mort de ma sœur... Je l'ai pleurée, et je voudrais être avec elle. La vie n'est qu'un rêve plein de tressaillements de la folie, et de misères imaginaires ou réelles. La mort nous réveille de ce rêve pénible, et nous donne soit une meilleure existence, soit l'extinction » (8).

Il y a une similitude remarquable entre les critiques faites par Bolingbroke et par Voltaire des autres penseurs. C'est le cas dans leur critique de Platon, qu'ils ont détesté, sinon méprisé. Il est probable que tous les deux con-

1. 26, 53 et cf. 10, 603 ; 20, 181.

2. III, 204.

3. III, 292.

4. IV, 446, 489.

5. IV, 431.

6. 22, 215.

7. 9, 474.

8. *Athenæum*, 1892, II, 190.

naissaient ses œuvres en traduction ; et quoiqu'ils n'aient pas eu de sympathie pour lui, on ne peut dire qu'ils ne le comprennent pas. Bolingbroke fut un des premiers à remarquer le dualisme inhérent au système platonicien ; et s'il l'attaquait d'une façon acharnée, c'était parce qu'il pensait que les idées de Platon avaient trop longtemps enrayé les progrès de la pensée humaine. Il cite le jugement de Bacon que les anciens naturalistes, Empédocle, Anaxagore, Héraclite et Démocrite rendaient l'esprit sujet des choses, et puis il ajoute avec une grande perspicacité, que Platon rendait le monde sujet de la pensée (1).

Bolingbroke s'oppose nettement à la doctrine des « idées ». Il croit que Platon peuplait des mondes irréels avec des formes créées par son imagination (2). Il dit que le grand idéaliste prétendait élever une échelle imaginaire, par laquelle nous pourrions monter dans une autre sphère que celle de notre existence physique (3). Il continue dans ses *Essays on Human Knowledge* :

« Étant donné un monde intellectuel où demeurent les idées de tout ce qui existe dans le monde sensible, il était facile de le peupler de nombreux êtres intellectuels ou spirituels ; êtres sans étendue ou solidité, c'est-à-dire dont les métaphysiciens ne peuvent avoir aucune notion positive. . . . Non seulement leurs systèmes sont hypothétiques, mais les premiers principes sur lesquels ils ont été établis, les idées et les formes, le sont aussi » (4). Pour Bolingbroke Platon est moins un philosophe qu'un poète (5), qui a fait de la philosophie un roman (6). Il s'oppose également à la théorie d'« anamnesis », trouvant insuffisante et illogique la preuve offerte dans le *Ménon*. De plus, il déclare, que même si cette théorie était vraie, elle ne justifierait pas la

1. III, 294, 295.

2. III, 159.

3. III, 434o.

4. III, 97, 529.

5. III, 138.

6. III, 300.

doctrine de l'immortalité, comme le prétend son auteur (1).

Voltaire admire beaucoup la morale de Platon, quoiqu'il rejette, comme Bolingbroke, sa métaphysique (2). Il dit, comme le penseur anglais, que les œuvres de Platon sont très bien considérées comme littérature imaginative, citant à cet égard le *Timée* (3). Il ne considère pas longuement les théories au point de vue métaphysique, mais il s'oppose à plusieurs doctrines particulières. Il critique chez Platon la conception du monde comme un animal, l'idée du souverain bien, la doctrine de la trinité, et l'argument en faveur de l'immortalité (4). Et enfin il affirme que personne ne peut démêler chez Platon un système conséquent. Il demande à ceux qui ont lu soigneusement les œuvres du penseur grec (et ceux-là, dit-il, ne sont que « sept ou huit songe-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe ») de dire s'il a enseigné que Dieu vit dans un lieu quelconque, ou s'il est omniprésent (5).

Jusqu'à Bacon, selon Bolingbroke, la science naturelle était un jargon d'apparence logique (*a logical cant*) qui fut inventé par Aristote (6). Celui-ci employait sa finesse dans la logique pour couvrir les erreurs de son maître et les siennes (7). Son idée d'un mouvement perpétuel qu'il appelait « entelechia » était tout simplement une notion confuse, sans valeur pour la pensée (8). Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire consacre un article à Aristote. Il approuve ses théories d'éthique et de rhétorique, mais dit que sa physique ne vaut rien, et que sa métaphysique a les mêmes défauts que celle de Platon, parce qu'il prend, comme son précurseur, des idées pour

1. III, 213.

2. 14,562 ; 28.222

3. 20.222.

4. 17,368,572 ; 20.226 ; 28.222.

5. 20,224 et suiv.

6. III, 86.

7. IV, 93.

8. III, 167.

des choses. Et enfin son « entelechia » est un nom qui ne correspond à rien (1).

Dans sa critique de la philosophie moderne, Bolingbroke commence avec Descartes. Il trouve dans le sentiment intérieur de l'évidence que celui-ci supposait exister à côté des idées précises, quelque chose de nuisible pour l'investigation physique et pour le raisonnement abstrait (2). Il n'est pas content, parce que Descartes prouve la vérité de l'existence de Dieu d'après l'idée que peut former l'esprit d'un Être parfait (3). Il déclare que Descartes a inventé certains principes pour se créer un univers à lui-même; mais ce n'est point l'univers actuel qui fut créé par Dieu (4). Voltaire est du même avis que Bolingbroke sur la question de la preuve de l'existence de Dieu (5). Il croit que le cartésianisme est une philosophie qui conduit à n'admettre pour Dieu que l'ensemble des choses (6). Le système de Descartes, dit-il, se base sur le scepticisme d'Aristote (7). C'est une philosophie qui ne reconnaît pas les phénomènes naturels (8). Dans *le Philosophe ignorant*, Voltaire critique la théorie de cet auteur de la formation des idées, sa doctrine des tourbillons et sa conception de la matière subtile, qui est capable de recevoir n'importe quelle forme (9). Il attaque l'affirmation téméraire de Descartes qu'avec de la matière et du mouvement il ferait un monde (10). Il déclare que le grand penseur a abandonné l'étude de la géométrie pour se livrer à l'élaboration d'un système romanesque (11).

1. 17,371.

2. III, 95.

3. IV, 349.

4. III, 196.

5. 10,169.

6. 27,404.

7. 26,30.

8. 14,62.

9. 22,424-427.

10. 10,169.

11. 22,131.

Malebranche, dit Bolingbroke, a construit un système dont on admire l'auteur, mais qui ne convainc personne (1). Sa grande erreur est sa négation de la connaissance sensible. Voltaire aime beaucoup le style de Malebranche (2), mais il le trouve romancier subtil (3), et critique surtout sa doctrine de la perception (4), disant qu'elle se rattache au système de Spinoza (5).

Locke est le seul penseur dont la philosophie soit approuvée par nos deux critiques. Certainement, il est le maître de Bolingbroke dans son étude de la philosophie. Avec lui, Bolingbroke croit que les théologiens et les métaphysiciens ont essayé de résoudre des questions insolubles. Il accepte sa preuve de l'existence de Dieu, et la théorie d'après laquelle nos idées viennent de nos cinq sens ou de notre conscience réflexive. Mais il croit que Locke a désobéi quelquefois à ses propres principes de pensée (6). Il déteste sa théorie des « archetypes » auxquels toute idée réelle doit se conformer (7). Il s'oppose aussi à la théorie de Locke que les idées simples sont des essences réelles ou les idées des essences réelles. C'est là, selon lui, un exemple du système d'argumentation qui passe des mots aux choses (8).

Voltaire déclare que tous les philosophes jusqu'à Locke ont écrit le roman de l'âme, mais que Locke a écrit son histoire (9). Il estime que son *Essay on the Human understanding* est le meilleur ouvrage sur les questions philosophiques (10). Il se sert de la preuve de l'existence

1. IV, 434.

2. 22, 265.

3. 33, 372.

4. 22, 205, 424.

5. 10, 173.

6. III, 319.

7. III, 160.

8. IV, 121.

9. 28, 221.

10. 14, 563.

de Dieu qu'a employée ce penseur (1), et il adopte sa doctrine de l'immortalité de l'âme (7). Comme lui, il s'oppose nettement aux idées innées (2). Voltaire est d'accord avec Bolingbroke pour rejeter la théorie des archetypes (3), mais il est plus influencé que celui-ci par la théorie déterministe de Locke.

Évidemment, les questions métaphysiques sont mêlées d'une façon déconcertante chez Bolingbroke et Voltaire avec des questions théologiques. Il faut se souvenir que c'était la mode de l'époque. Les déistes, comme d'autres groupes de penseurs, étudiaient la philosophie pour l'employer dans la controverse théologique. C'est peut-être pour cette raison que leurs théories philosophiques prêtent à de nombreuses critiques. On peut dire de Bolingbroke et Voltaire, comme on l'a dit des autres déistes, qu'ils ne donnent pas d'indications précises sur la relation qui existe entre Dieu et le monde matériel et moral; et aussi que leur conception de la création et de l'existence finie n'est pas du tout claire. Toute tentative de préciser ces doctrines fait voir la tendance dualiste du déisme. Mais il faut se rendre compte de la difficulté du problème qui se posait pour ces penseurs. Ils désiraient trouver une doctrine moyenne entre l'orthodoxie de leur époque et les systèmes des philosophes. Ils se sont opposés à la première au point de vue rationnel et aux seconds au point de vue moral et humain. Comme leurs prédécesseurs, ils ont échoué dans cette tentative de trouver une *via media* entre un système panthéiste et un système basé sur l'autorité; entre ce qui est à peu près une négation de la personnalité et le refus de cette liberté de la pensée que la personnalité demande.

1. 28, 442.

2. 22, 123.

3. 9, 455.

4. 20, 420.

V. — LA RELIGION ET LA MORALE

L'étude comparative des religions a attiré l'attention de bien des personnes pendant ces dernières années. Il y a cinquante ans, Monier Williams, autorité anglaise sur ce sujet, a présenté le mahométisme, le brahmanisme et le bouddhisme comme les trois fausses religions les plus importantes. Aujourd'hui aucun savant, quelque orthodoxe qu'il soit, n'écrit ainsi. Les doctrines des grandes religions ethniques sont étudiées impartialement, leurs histoires sont passées en revue, leur évolution est suivie autant que possible. On comprend qu'il y a beaucoup de liens entre les religions les plus élevées et les cultes primitifs : qu'elles forment une chaîne ininterrompue ; que les plus grands principes prennent leur origine dans des rites curieux et des pratiques étranges. Il a été démontré enfin que les religions non chrétiennes ont eu une grande valeur dans la recherche de la vérité et dans le développement de la culture humaine.

Le point de vue des déistes du ^{xviii}^e siècle était essentiellement le même que le point de vue moderne. Non pas par les méthodes sûres de l'investigateur scientifique de nos jours, mais par une intuition à la fois juste et profonde, ils jugeaient les différentes doctrines des grandes religions. Et leurs suggestions ont produit les résultats les plus féconds. L'œuvre des écrivains de nos jours est devenue possible de par les tirades et les satires des déistes, et nous pouvons voir, dans leurs écrits, le germe de n'importe quelle étude critique de la religion qui ait été faite depuis. Ils s'opposaient nettement à l'opinion en cours alors depuis longtemps, savoir : que le christianisme occupait une position unique, comme étant la religion vraie et une. Ils comparaient sa morale avec celle du judaïsme,

du mahométisme et du système de Confucius. Ils tâchaient de démontrer la rationalité ou l'absurdité des différents principes des religions mondiales. Ils cherchaient à découvrir l'essentiel de chaque système, les principes prouvant leur origine divine et leur utilité pratique. Ils avaient, comme peu de gens de leur époque, et beaucoup de gens d'aujourd'hui, un intérêt qui s'étendait à toutes les races et à toutes les religions du monde. Comme les modernes, ils refusaient d'être limités par les opinions ou par les croyances locales. Ils voulaient l'universel.

Le premier qui prit ce point de vue fut Lord Herbert de Cherbury, dont le *De religione gentilium* parut en 1633. Il déduisait toute religion des cinq vérités fondamentales, vérités qu'il pensait avoir été peu à peu révélées aux hommes. Ces cinq principes, ou *notitiæ communes*, sont : qu'il y a un Dieu suprême ; qu'il faut l'adorer ; que cette adoration consiste principalement dans la vertu et la bienveillance ; que nous devons nous repentir de nos péchés et y renoncer ; et qu'il y a des récompenses ici-bas et dans la vie future. Ces principes, déclare Herbert, forment non seulement la base du christianisme, mais celle de toutes les religions du monde. Voltaire cite et approuve les œuvres de Herbert (1), et Bolingbroke adopte souvent ses principes. Il dit presque dans les mots de Herbert : « La grande variété des religions dans leur essence dérive de quelques principes généraux communs à tous les hommes, parce qu'ils sont nés de l'ensemble de l'humanité » (2).

Bolingbroke affirme alors que le sentiment religieux existe parmi les hommes de toute race. La religion n'est pas pour lui comme on l'avait déclaré depuis si longtemps, le résultat d'une révélation divine donnée en Palestine et répandue seulement dans une partie du monde. Elle a une origine plus incertaine et une étendue plus vaste. « Allez à n'importe quel peuple que nous appelons barbare, dit-il, vous trouverez l'inspiration natu-

1. 26, 482 ; 30, 66.

2. IV, 38.

relle si ce n'est celle de l'évangile. Chacun possède quelques règles morales ; il craint et respecte une puissance au-dessus de l'homme ; il a l'idée d'une récompense pour la vertu, et d'un châtiment pour le vice. La religion de la nature est plus ou moins connue et suivie selon les occasions en présence desquelles se trouvent les différents hommes, leurs capacités respectives et les différents degrés selon lesquels ils participent à la nature commune ; mais elle est plus ou moins connue et suivie partout » (1).

Voltaire adopte cet argument de Bolingbroke et l'applique avec plus d'habileté dialectique et plus de brillant littéraire aux Hindous, aux Perses et aux Chinois. Dans sa *Loi naturelle*, il soutient que Dieu a donné à tout homme une conscience capable d'apprécier la justice et la vérité. C'est la loi naturelle sur laquelle la religion est basée et selon laquelle elle s'est développée. Cette loi est le fondement de toute moralité :

Cette loi souveraine à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie
Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie (2).

Les Chinois, qu'aimait le déiste Tindal, eurent aussi l'approbation de Bolingbroke. Il les montre, éloignés des influences de la civilisation de l'occident et de la tradition chrétienne, menant une vie « d'innocence et de simplicité » (3). Voltaire va plus loin. Les Chinois, déclarait-il, ont un principe qui vaut la peine d'être imité par les chrétiens : « Adorez Dieu et soyez juste ; ô Thomas d'Aquin, Scot, Bonaventure, François, Luther, Calvin, chanoines de Westminster, enseignez-vous quelque chose de mieux » (4). Il prétend que leurs principes éthiques sont

1. IV, 308.

2. 9.445.

3. IV, 264.

4. 28.138 ff.

parfaits, et que leur moralité les atteint presque (1). Il affirme qu'ils n'ont jamais, comme bien d'autres nations, perpétré les horreurs du sacrifice des enfants (2). Ailleurs il tâche de prouver que les Juifs ont pratiqué cette coutume atroce.

Nos deux écrivains aiment à comparer les autres religions avec le christianisme, indiquant leur supériorité sur certains points. La religion des anciens Romains est louée à cause de sa tolérance, à côté de l'esprit persécuteur du christianisme (3). Les Perses sont approuvés parce qu'ils s'adonnent à la libre spéculation, et les brahmanes parce qu'ils ont toujours permis une liberté complète dans la théologie (4).

Bolingbroke et Voltaire se sont opposés à la doctrine de l'orthodoxie chrétienne en ce qui concerne la nature humaine. Ils ne peuvent pas admettre l'idée de la dépravation naturelle de notre race (5), bien qu'ils aient comparé les hommes aux animaux. L'homme est pour eux seulement « le premier des animaux qui vivent en troupe » (6). Comme les animaux, l'homme suit son instinct (7). Et les différences sont souvent exagérées ; les animaux n'ont-ils pas des rayons de pensée (8) ? Ils refusent aussi d'admettre la similitude et l'affinité entre l'homme et Dieu. Cette croyance, dit Bolingbroke, est prouvée absurde, par la croissance et le dépérissement des facultés humaines. Le Tout parfait ne pouvait avoir aucune ressemblance avec de telles créatures changeantes comme les hommes (9). Et une imitation de ce Dieu n'est pas possible aux êtres limités (10). Voltaire rend grotesque

1. II, 36.

2. II, 27.

3. II, 148, III, 497.

4. III, 58 ; II, 190.

5. IV, 367-376 ; 20-53 ; 49, 381.

6. II-20.

7. IV, 160 ; 30, 484.

8. IV, 428 ; 22, 417 ; 28, 530.

9. IV, 137.

10. IV, 152.

l'idée que les corps des hommes furent créés à l'image de Dieu (1).

Selon la philosophie que nous sommes en train d'étudier, la recherche du bonheur est considérée comme l'instinct le plus profond de l'homme, et le plus fort mobile qui le fasse agir. Souvent sa recherche est faite étourdiment, et on s'égare. Mais on le recherche toujours (2). Telle est la constitution de l'esprit humain, que la pratique de la vertu est nécessaire avant qu'on puisse obtenir une satisfaction permanente (3). La moralité est la seule route vers le bonheur, parce qu'elle seule obéit à la loi de Dieu (4). Cette loi universelle est écrite dans tous les cœurs (5). Ainsi on trouve que partout les hommes se croient tenus d'accomplir leurs promesses (6) et toute nation de la terre révère le principe de la justice (7). La nature même donne ses lois à l'homme et décrète ses peines pour les infractions à ses lois (8). Quand les hommes acceptent d'être guidés par la nature, ils vivent bien, quoique ses lois soient obscures, et qu'il faille les découvrir par un effort de raisonnement (9). Par l'emploi de la raison les hommes achèvent leurs propres destinées (10).

La forte affirmation de l'importance de la raison qu'ont faite les déistes, fut une grande contribution au progrès de la pensée humaine. La raison, disent-ils, est non seulement le guide de la vie individuelle, mais par son usage on doit analyser et comparer sans préjugés les différents systèmes de religion, afin de reconnaître où est la vérité. Dans leur conception les principes de la religion doivent se

1. 29, 545.

2. III, 397 ; IV, 368 ; 9, 410 ; 32, 539.

3. 6, 308.

4. IV, 399.

5. IV, 172 ; 8, 172,

6. 6, 80.

7. 4, 502.

8. IV, 170.

9. IV, 242.

10. IV, 395 ; 7, 109.

baser sur les données de la raison. C'est de l'étude des phénomènes de la nature qu'ils veulent déduire ces principes, et non comme Kant allait le faire plus tard de la conscience humaine.

Cette opinion est franchement exprimée par Bolingbroke : « La raison naturelle qui a été mise en nous par notre créateur est une chose telle que nous pouvons arriver par elle à connaître non seulement la morale, mais aussi toute autre science humaine » (1). Voltaire exprime une pensée presque identique quand il parle d'un principe de raison universelle (2) basé sur la « sagesse divine » (3) par lequel Dieu révèle à l'homme les lois de la justice (4). Cette raison, se développant peu à peu, donne à l'homme les lignes directrices de sa vie (5). Elle le guide vers la perfection, en combattant ses instincts et son égoïsme (6). Elle seule rend possible les réformes pratiques (7) et détruit le fanatisme partout où elle s'applique (8). On l'a prostituée pour défendre la religion (9) et elle est défectueuse à cause du manque de culture (10). Quoique donnée à peu de personnes (11), elle gagne lentement du terrain (12) et finira par triompher (13).

Une des fonctions les plus importantes de la faculté de raison, d'après Bolingbroke et Voltaire, est de décider, en présence du désaccord général, de la vraie nature de la religion. Tous les deux insistent sur le fait qu'elle a besoin

1. IV, 160; cf. 425.

2. 11, 23.

3. 29, 181.

4. 9, 449.

5. IV, 160.

6. IV, 368.

7. III, 249.

8. 46, 159.

9. IV, 343.

10. 39, 76.

11. 11, 202.

12. IV, 160; 25, 349; 42, 570.

13. 39, 167.

d'une vie morale stricte, comme condition suprême et indispensable de son existence. La chose la plus importante n'est pas le *credo* reconnu, ou la cérémonie qu'on suit, mais la moralité qu'on pratique (1). La religion a à faire avec les principes de la vertu (2), et toujours enseigne la moralité (3). Dans un passage frappant de *l'Essai sur les mœurs*, Voltaire déclare : « On s'est servi dans toute la terre de la religion pour faire le mal, mais elle est partout instituée pour porter au bien. Si le dogme apporte le fanatisme et la guerre, la morale inspire la concorde » (4). C'est là une idée parallèle à celle de Bolingbroke, qui dit que le christianisme, fondé pour amener la paix sur la terre, a en général influencé les hommes dans une direction contraire (5).

Bolingbroke affirme que les ecclésiastiques ont fait de la moralité la partie la moins importante de la religion (6), qu'ils l'ont tournée vers les cérémonies extérieures, comme la chimie a été changée en alchimie par les charlatans (7). Il pense que toute cérémonie chrétienne est un compromis avec l'erreur, et est basée sur les rites païens (8). Elles ont été inventées, prétend-t-il, pour en imposer aux hommes, et pour rapporter de l'argent aux prêtres (9). Des cérémonies religieuses sont nées les sectes variées, car tandis que la moralité unit les hommes, les rites les divisent (10). Les cérémonies ont très peu de valeur en elles-mêmes, et la religion ne dépend point d'elles, comme il a été fréquemment affirmé (11).

1. 28, 136.

2. 28, 461.

3. 13, 181.

4. 13, 182.

5. III, 396.

6. III, 402.

7. III, 164.

8. III, 230, 1.

9. IV, 92.

10. II, 34.

11. IV, 484.

L'influence de la théologie aussi est accusée d'avoir été nuisible à la religion. « La théologie a allongé le *Credo*, mais elle a raccourci le Décalogue », dit Bolingbroke (1). La morale fut négligée pour la controverse », raille Voltaire (2). Celui-là a comparé la théologie à la boîte de Pandore, déclarant qu'elle a répandu des plaies et de la désolation sur le monde (3). Celui-ci déclare que la théologie est dans la religion ce qu'est le poison dans la nourriture (4). Il la définit comme « une grave folie dont on a fait une science, et qui, pour l'honneur de la raison, doit être abolie » (5). L'emploi des arguments *à priori* par les théologiens a jeté beaucoup de personnes dans l'athéisme, d'où la philosophie seule a suffi à les retirer (6).

Bolingbroke discute les principes des théistes, seule secte qui, parmi toutes les autres, a évité, selon lui, d'être dégradée par la théologie (7). Ils croient à l'existence de l'Être suprême et à la validité des obligations morales (8). Bolingbroke tâche de montrer comment on peut justifier ces doctrines, sans employer les arguments des idéalistes (9). Voltaire a beaucoup plus à dire des théistes. C'est pour lui la seule secte qui n'ait point troublé la société par des disputes (10). Ils n'ont pas été des persécuteurs (11). Leurs mœurs sont pures (12). Ils reconnaissent que Dieu est le père de tous les hommes (13). Ils sont plus nombreux en Chine et en Angleterre que partout ailleurs (14).

1. IV, 82.

2. 24, 573.

3. III, 396.

4. 26, 559.

5. 24, 258.

6. IV, 342; 26, 488.

7. III, 403, 485.

8. III, 5.

9. IV, 296.

10. 13, 84.

11. 27, 64.

12. 27, 671.

13. 27, 56.

14. 20, 505.

Écrivant sur l'Angleterre de Charles II, dans son *Essai sur les mœurs* (1), Voltaire dit : « Ceux qui la professent (la religion des théistes) sont unis avec tous les hommes dans le principe commun à tous les siècles et à tous les pays dans l'adoration d'un seul Dieu ; ils diffèrent des autres hommes en ce qu'ils n'ont ni dogmes ni temples, ne croyant qu'en un Dieu juste, tolérant tout le reste et découvrant rarement leur sentiment ». Dans son *Examen important de Milord Bolingbroke*, Voltaire déclare que c'est l'opinion du philosophe anglais, que « la seule religion qu'on doit professer est celle d'adorer Dieu et d'être honnête homme » (2). Ces principes, qui partent de la même idée que « la religion naturelle » sur laquelle Bolingbroke a beaucoup écrit (3) furent, dans sa pensée la base de toute secte, de tout mouvement religieux et de toute émotion morale dans le monde.

Les philosophes anglais de la première partie du xviii^e siècle, Clarke, Cudworth, etc., suivant les méthodes de Descartes, essayaient de trouver la base d'une moralité absolue dans leurs idées métaphysiques. Cet essai fut fortement combattu par Bolingbroke (4). Il fit des objections aussi contre les théologiens qui voulaient déduire les obligations morales de l'homme des attributs de Dieu (5). Ces méthodes, pensait-il, jetteraient de l'incertitude dans l'éthique. Il préférerait, en raisonnant *a posteriori*, conclure de l'organisation de la nature à la volonté de Dieu et aux devoirs de l'homme (6). Selon Bolingbroke, la moralité repose sur les besoins actuels de la société telle qu'elle existe à présent. Les tyrans, les rois, les législateurs, les gouvernements, etc., peuvent se conformer ou non aux obligations naturelles, qui sont la seule base juste de la loi. « Les grands principes de la vérité morale », dit-

1. 43, 84.

2. 26, 298.

3. IV, 308, etc.

4. IV, 144.

5. III, 469.

6. IV, 144.

il, « sont fondés sur la nature comme ceux de la vérité mathématique. Celui qui démontre que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, ou qu'un carré est double d'un triangle de même base et de même hauteur, éprouve une certaine satisfaction intérieure ; mais celui qui reconnaît les avantages de la bienveillance et de la justice pour la société, et, d'autre part, l'utilité de la vie en société pour les hommes, connaît une jouissance bien supérieure » (1). Pour lui, comme pour les stoïciens, la moralité consiste dans l'obéissance de l'homme aux lois de sa propre nature : « La connaissance de leur loi naturelle doit préoccuper également tous les hommes », dit-il, dans les *Minutes of Essays*, et il ajoute, non sans une certaine inconséquence, « tous les hommes sont capables de découvrir cette loi et l'organisation universelle dont elle dérive » (2).

Voltaire refuse absolument de discuter les principes métaphysiques et théologiques sur lesquels les hommes ont cru étayer la moralité. Mais sur le côté positif il a les mêmes idées que son ami anglais, il prend les principes qu'il sent être les plus élevés, et affirme qu'ils ont été donnés aux hommes par Dieu (3). « Qui nous a donné le sentiment du juste et de l'injuste ? Dieu, qui nous a donné un cerveau et un cœur. Mais quand votre raison vous apprend-elle qu'il y a vice et vertu ? Quand-elle nous apprend que deux et deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles et des fruits en sortant de terre... Dieu nous fait naître avec des organes qui, à mesure qu'ils croissent, nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce » (4). La raison arrive en se développant au discernement dans les dilemmes de la morale. « Il ne s'agit donc plus que de nous servir de notre raison pour discerner les nuances de l'honnête et du

1. IV, 145.

2. IV, 138.

3. 20,507 ; 26,444.

4. 19,348.

déshonnête. Le bien et le mal sont souvent voisins ; nos passions les confondent : qui nous éclairera ? Nous-mêmes quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose : Socrate et Epicure, Confutzée et Cicéron, Marc-Antonin et Amurath II ont eu la même morale » (1).

Ainsi nous voyons que Bolingbroke a étudié la question de l'éthique en penseur, s'élevant contre les erreurs vulgaires de son temps, et Voltaire d'un point de vue tout à fait différent, de celui d'un homme qui a beaucoup souffert par ses concitoyens, et qui savait par l'expérience ce que la vie exige. Mais tous deux arrivent aux mêmes conclusions. Ils démontrent que la méthode pratique pour résoudre les questions morales s'appuie sur les tendances sociales. La vertu est à la base d'actions qui s'accordent avec l'ordre social, et qui élèvent le bien-être de la communauté. Il s'ensuit naturellement que ni l'un ni l'autre des deux écrivains n'admet une doctrine de la grâce ou de la rémission. La vertu est récompensée, et le vice est puni, par une loi inexorable de la nature. Et dans le sens ordinaire du mot, il n'existe pas une moralité révélée. La révélation vient de la raison humaine, de « l'essai et de l'erreur », de l'expérience longue et quelquefois pénible de l'individu et de la race. Ainsi s'établissent les lois morales nécessaires à une vie heureuse et bien remplie.

Si la moralité dépend de telle façon de la relation de l'homme avec l'ordre social, la philosophie sociale prend une importance nouvelle. Et, en effet, Bolingbroke et Voltaire remplacent les spéculations métaphysiques et éthiques par des théories sociales. L'homme, déclarent-ils, par sa nature même, est un animal social (2), et toujours il a vécu dans une sorte d'ordre social (3). Toutes les sociétés politiques du monde ont eu leur origine dans les

1. 19, 548, 9.

2. IV, 481 ; 11, 19.

3. 19, 378.

groupes primitifs et naturels de la famille et de la tribu (1). Parmi les peuples qui ont établi des systèmes de morale et d'économie politique, les Chinois seuls ont suffisamment reconnu l'importance de ces principes (2).

A l'égard de la question des droits de l'homme, nous avons un autre accord frappant. Il faut qu'il y ait dans l'État, dit Bolingbroke, une égalité parfaite entre les hommes (3). Voltaire affirme en vers la même idée :

Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat
Sont tous également les membres de l'État.
La loi dans tout État doit être universelle :
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle (3).

En tant que membre de la classe gouvernante, Bolingbroke déclare qu'il faut persuader les hommes à suivre une direction voulue, et ne jamais les y forcer (4). Voltaire soutient les droits des hommes contre les privilèges des nobles avec l'ardeur d'une victime (5). Tous les deux mettent en avant les exigences sacrées de la liberté, alléguant que les hommes doivent la conquérir et l'exercer coûte que coûte (6). Voltaire est plus conséquent que Bolingbroke dans son attitude envers les principes du gouvernement démocratique (7). L'ancien secrétaire d'Etat anglais a peur de l'anarchie si le peuple a trop de liberté, ou s'il les a trop vite. Voltaire lui-même se contredit un peu, quand il avoue que l'homme d'Etat est quelquefois forcé de suivre l'impulsion de la raison pratique plutôt que de la raison pure (8)..

Au XVIII^e siècle la question de la liberté dans la religion

1. IV, 194.

2. IV, 264 ; 41, 176.

3. IV, 196.

4. 9, 489.

5. I, 294.

6. 12, 141.

7. I, 301 ; 25, 413.

8. 12, 76 ; 20, 238 ; 27, 34.

9. 28, 343.

avait une importance capitale. Dans la plupart des pays la secte au pouvoir persécutait ceux qui avaient des opinions différentes. Bolingbroke a cru que chaque pays aurait dû avoir une religion nationale pour que le gouvernement fût effectif (1). Mais il tolérait les sectes. Ceux qui ne veulent pas se conformer à la religion de l'État, dit-il, doivent être persuadés, non pas persécutés (2). Cette tolérance est bien plus marquée chez Voltaire. Il était déiste, fortement opposé à toute forme d'orthodoxie et aux principes athées de son époque. Mais il écrivait et luttait pour la liberté religieuse d'une tout autre façon que le dilettante Bolingbroke. Lui-même avait souffert. Autour de lui se trouvaient les victimes de la bigoterie de la cour et des chefs religieux français. Il réclamait pour les protestants la liberté de culte (3), la validité de leurs mariages (4), le droit d'hériter (5), et d'exercer librement le commerce et l'industrie (6). Il désirait réformer l'administration de la justice de façon à abolir les crimes de nature théologique, comme la sorcellerie et l'hérésie, réservant les sanctions aux crimes commis contre l'ordre social (7). « La liberté de conscience et la liberté de commerce » dit-il « sont les deux pivots de l'opulence d'un État ». (8)

Voltaire alla plus loin que Bolingbroke dans son zèle pour la réforme sociale. Il visait l'abolition des plus grands abus de son temps et de son pays. Il voulait voir cesser la torture des criminels et l'emploi courant des peines comme le bague et la mort. Il se plaignait des longueurs de la procédure, et il critiquait les procès secrets, qui avaient

1. II, 113; III, 485.

2. I, 430.

3. 43,84.

4. 47,226.

5. 45,235.

6. 45,455.

7. 28,539.

8. 27,142.

rendu la cour de France fameuse (1). Il pensait que l'assistance publique était un devoir social (2); qu'il fallait des hôpitaux, des maternités, des maisons d'enfants, aussi bien que des maisons de retraite pour les ouvriers âgés et malades. Comme Bolingbroke, il approuvait l'instruction publique, déclarant, à une époque où la plupart des hommes contestaient cette vérité, qu'il fallait développer les facultés humaines (3). Il fit plus encore; il fonda à Ferney une école primaire, où ses principes pouvaient être mis en pratique.

Le principe général de moralité sociale que nous venons de discuter se trouve aussi dans la règle la plus élémentaire du christianisme. Bolingbroke lui-même croit que la morale de la religion révélée, exprimée dans cette doctrine de bienveillance universelle, est la même que celle approuvée par l'expérience (4). Il remarque sa conformité avec la morale enseignée par l'Église, tandis que Voltaire se flatte de se séparer de la pratique des chrétiens. Mais lui aussi admet la supériorité de la bienveillance, comme le principe sur lequel la société a été fondée (5). A ceux qui soutiennent que la conception de la justice n'est pas la même dans les différentes parties du monde, il répond que la règle de tous les peuples est : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit » (6).

Cette « règle d'or » fut développée par Bolingbroke dans une doctrine complète morale que l'auteur appelle le *Social self-love*. Cette doctrine est exposée dans le poème célèbre *the Essay on Man* de Pope, qui a sans doute emprunté à Bolingbroke ses idées philosophiques. Il n'est pas inopportun de remarquer ici que cette théorie s'harmonise entièrement avec la doctrine moderne

1. 23, 526; 39, 290.

2. 12, 344.

3. II, 190; IV, 433; 9, 449.

4. IV, 397.

5. 32, 555.

6. 17, 460.

de l'hédonisme universel. En effet, il est évident que nous avons une sorte d'éthique utilitaire, qui est peut-être décrite le plus clairement dans *le Traité de métaphysique*. Bolingbroke et Voltaire furent vraiment les précurseurs de l'école de Bentham, et ils ont puissamment contribué à amener la morale aux conditions de la vie réelle. Mais leur doctrine tombe sous les objections qu'ont soulevées les principes utilitaires à une époque plus récente. Ces principes ne servent pas à distinguer absolument la vraie nature du bien et du mal. De plus, on est dépourvu de criterium pour reconnaître la voie du bien et celle du mal. Et enfin, on ne trouve pas dans ces principes la raison pour laquelle on suivrait le bien plutôt que le mal. Bolingbroke se réfugie dans l'appréciation universelle de ce qu'on appelle « le bien ». Il cherche un appui aux idées du christianisme dans les principes des autres religions. Voltaire ajoute plus ou moins consciemment l'argument esthétique, dont toute doctrine utilitaire ou hédoniste a besoin. Dans *la Loi naturelle* nous voyons l'application de cette idée : « Jamais un parricide n'a dit qu'il est beau, qu'il est doux, etc. »

Dans la pensée des déistes, la bienveillance universelle n'est pas conçue comme une doctrine faite pour quelques âmes choisies et parfaites, mais plutôt comme destinée à être répandue parmi tous les hommes. Ils abandonnent l'idée orthodoxe de la création pour celle de l'évolution, dans la morale aussi bien que dans toute autre sphère. Lorsque Bolingbroke parle de la religion naturelle et Voltaire de la religion des théistes comme de la croyance la plus ancienne reçue avant que les prêtres aient corrompu les hommes par leurs superstitions (1), ils se sont opposés contre cette théorie de l'évolution. Mais, plus loin, Bolingbroke déclare que la raison humaine se perfectionne peu à peu (2), et que la théologie naturelle comme toute autre science est un mélange de beaucoup d'erreur et un

1. 20, 507.

2. IV, 241.

peu de vérité (1). Voltaire dit, de la même manière, que la religion des premiers hommes était « une espèce de culte grossier » (2). Cette contradiction est due à l'idée que l'erreur progresse à côté de la vérité ; elle a été adoptée par tant de personnes qu'il semble souvent que l'histoire humaine ait été un mouvement régressif. Les hommes d'autrefois semblent supérieurs à ceux d'aujourd'hui, parce qu'ils ont suivi plus parfaitement leurs instincts. Ils leur étaient supérieurs de la même manière que les animaux que représente le poète Walt Whitman le sont, parce qu'ils accomplissent toutes leurs fonctions, tandis que l'homme garde toujours une certaine imperfection. Plus l'homme est civilisé, plus il est conscient de cette imperfection.

Nous relevons encore une contradiction chez Voltaire, c'est qu'il représente la morale tantôt comme fixée et définitive, et tantôt comme étant en voie de changement et de développement. Cependant, dans sa discussion de la justice, il reconnaît l'extrême difficulté d'arriver à la certitude et comprend que la justice peut changer selon les temps (3). Bolingbroke s'oppose fortement à l'idée d'une moralité éternelle et immuable (4). Cette contradiction, et la différence d'opinion entre Voltaire et Bolingbroke, est due au fait que Voltaire a plus ou moins compris qu'il y a deux parties dans la morale. D'une part, des principes qui ne changent jamais ; et, d'autre part, des règles particulières qu'il faut changer de temps en temps. Ainsi, la justice est un principe éternel et suprême (5) ; mais certains actes de justice diffèrent d'une époque à l'autre.

Le monde est destiné alors à être la scène du progrès. L'histoire montre les progrès dans le passé et ses pro-

1. III, 221.

2. 11, 11.

3. 22, 226.

4. IV, 112.

5. 26, 80, 81.

messes pour le futur (1). L'anarchie et l'esclavage sont en train de disparaître (2). Et le massacre de la Saint-Barthélemy aurait été impossible au temps de Voltaire (3). En même temps que la raison avance, la douceur des mœurs s'introduit et les hommes progressent toujours. Voltaire écrit sur l'Inquisition : « Un temps viendra sans doute où ce royaume aura peine à croire qu'un pareil tribunal ait existé. » (4) Dans ses lettres il montre sa croyance dans la haute destinée de la race humaine. Au marquis de Condorcet (1770), il écrit : « Plus les hommes penseront, moins ils seront malheureux. » (5) Dans une lettre à M. Gaillard il exprime sa conviction qu'un grand jour de libération viendra, comme s'il avait prévu les événements de la prochaine Révolution (6).

En somme, Bolingbroke et Voltaire sont d'accord sur ce point : il faut attendre l'éclaircissement de la raison humaine pour que le sort des hommes s'améliore. Les sanctions théologiques et ecclésiastiques n'y peuvent rien. Mais la raison fera connaître à l'homme sa propre nature et le monde qui est autour de lui ; connaissance dont il a besoin s'il veut obtenir le bonheur ou la perfection, s'il veut faire des progrès personnels ou sociaux. « On ne peut pas dire, dit Lanson, si Voltaire était le général de l'armée du progrès ou s'il en était le tambour » (7). Mais il est certain, au moins, que lui et Bolingbroke se trouvaient tous les deux dans les rangs de cette armée.

1. IV, 433 ; 12, 66.

2. 27, 354.

3. 24, 476.

4. 7, 183.

5. 47, 220.

6. 46, 274.

7. *Voltaire*, p. 203.

VI. — LE CHRISTIANISME

Bolingbroke et Voltaire ont eu, dans une certaine mesure, l'esprit des réformateurs du xvi^e siècle. Ils ne se sont pas rendu compte des efforts faits par l'Eglise pour satisfaire les besoins religieux des hommes. Mais ils ont senti dans toute sa force la nécessité de réformer les grands abus qui existaient dans cette Eglise. Ils ont été frappés par le contraste entre le christianisme idéal et les manifestations qu'ils en ont vues autour d'eux. Ils affirment que Jésus a enseigné une doctrine pure et une morale élevée ; et que les hommes ont corrompu l'une et abaissé l'autre. Bolingbroke dit : « L'évangile du Christ est un enseignement global de la morale la plus stricte, de la justice, de la bienveillance universelle » (1). Le témoignage de Voltaire est semblable. Dans *l'Homélie du Pasteur Brown*, il déclare que la morale de Jésus est résumée dans la parabole de l'enfant prodigue (2). Autre part, il dit : « Il se forme dans la Galilée une religion toute fondée sur la pauvreté, sur l'égalité, sur la haine contre les richesses et les riches ; une religion dans laquelle il est dit qu'il est aussi impossible qu'un riche entre dans le royaume des cieux qu'il est impossible qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille. » (3)

Pourtant, les pratiques du christianisme sont si loin de celles du Christ et des principes de l'Évangile ! La bienveillance et la charité, dit Bolingbroke, sont les traits

1. IV, 237.

2. 27, 230.

3. 27, 195.

caractéristiques du christianisme; mais ceux qui le professent font paraître des sentiments contraires (1). Dans ses *Essays adressed to Pope* il dit : « La loi naturelle défend le meurtre, mais l'Evangile défend même la colère. Celle-là fait de la bienveillance universelle son principe capital, principe poussé par celle-ci jusqu'à l'amour des ennemis et des persécuteurs. Je doute qu'un principe si élevé ait été observé plus parfaitement sous la loi de grâce que sous celle de la nature... Ces préceptes sublimes, qui sont particulièrement chrétiens, n'ont pas été suivis par ceux qui ont professé la religion chrétienne, ni anciens, ni modernes. Le Quaker qui dit oui, oui et non, non, et qui ne jure point, ne cède pas volontiers son veston aussi bien que son manteau, ni ne donne pas l'un si on lui a volé l'autre. Et le bonhomme n'oublie pas d'amasser des trésors sur la terre où les vers et la rouille gâtent tout et où les larrons percent et dérobent » (2).

Cette attitude douce alterne, chez les deux écrivains, avec un esprit d'acharnement contre le christianisme. Ils l'attaquent d'une façon acerbe, comme s'étant opposé à la philosophie, à la morale publique et même à la décence. Ils emploient souvent, et à peu près, la même raillerie grossière qui était l'arme favorite des penseurs athées contemporains, dont ils étaient les adversaires avérés. Bolingbroke dit avec emportement : « La scène du christianisme a été une scène de haine et de sang » (3). Dans son *Examen important de milord Bolingbroke*, Voltaire exagère l'opposition de cet écrivain contre l'Eglise, déclarant qu'il voulait détruire complètement le christianisme (4). D'ailleurs, dans une lettre à Son Altesse, le prince de B..., il s'élève contre le penseur anglais qui, dit-il, pousse trop loin ses préjugés contre l'Eglise (5). Mais, à vrai dire, Voltaire a surpassé Bolingbroke sur ce point. Il ne remarque pas,

1. I, 175.

2. III, 407.

3. IV, 25.

4. 26,487.

5. 26,488.

dans ses écrits historiques, que la passion politique et la cupidité des hommes ont causé bien des effusions de sang, mais il accuse l'Église d'en être la cause. « Voilà donc », dit-il, « pourquoi on ose faire venir Dieu sur la terre, pour livrer l'Europe pendant des siècles au meurtre et au brigandage » (1). Sa haine pour l'Église se manifeste dans l'assertion que rapporte Condorcet : « Je suis las de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire » (2).

Tandis que nos deux penseurs s'opposent à toute secte chrétienne, leur rancune extrême s'élève contre les croyances et les pratiques de l'Église romaine. « Cette Église », dit Bolingbroke, « loin de réformer le genre humain, a eu besoin elle-même d'une réforme dès son établissement. Les portes de l'enfer n'ont pas encore prévalu contre elle... mais elles l'ont ébranlée à travers les siècles » (3). Il déclare que même les ordres monastiques sont corrompus. « Le luxe et les vices de toutes sortes sont devenus aussi communs dans ces sociétés religieuses que dans n'importe quelle autre partie de l'Église chrétienne » (4). Les prétentions de l'Église romaine à une origine apostolique, et ses essais pour avoir le pouvoir temporel n'ont pas plu à Bolingbroke (5). Pas plus que sa demande de décider seule des questions de doctrine (6). Dans l'idée de Voltaire l'histoire de l'Église romaine était « une histoire des folies et des crimes » (7). On l'appelait chrétienne et catholique, sans qu'elle soit l'une ou l'autre dans le vrai sens des mots (8). Il trouve abominable sa

1. 24,452.

2. Condorcet, *Vie* 1789, p. 113.

3. IV, 284.

4. IV, 34.

5. IV, 51.

6. IV, 75.

7. 28,126.

8. 26,441.

doctrine *extra ecclesiam nulla salus* (1). Il croit que l'Église a nui aux peuples, à l'agriculture et aux arts (2). Ses chefs étaient les esclaves du luxe (3), et du vice (4). Il compare l'histoire de la vie des évêques avec celle du Christ (5); et déclare que la destruction de l'Église a été justement prédite (6).

Les doctrines de l'Église, ainsi que ses pratiques, diffèrent de ce qu'elles furent au temps du Christ. L'Évangile du Christ était une simple croyance à un Dieu et à la supériorité des bonnes actions (7). Mais l'Église a créé un système compliqué de théologie, par lequel les principes droits ont été obscurcis. « Les premiers temps ont été très purs, mais la tradition s'est fondée très tôt sur l'ignorance, sur la folie et sur la fraude » (8). Voltaire avance des idées semblables : « Jésus n'a jamais dit, ni dans ses sermons ni à ses apôtres : vous croirez que ma mère est vierge, vous croirez que je suis consubstantiel à Dieu, vous croirez que j'ai deux volontés. ., il n'y a rien, en un mot, dans l'Évangile, qui ait le moindre rapport aux dogmes chrétiens » (9). Les deux écrivains sont d'accord sur le fait que l'absurdité des dogmes enseignés par l'Église a eu comme effet de produire beaucoup d'athées (10).

Cette prétention que toute personne qui ne croit pas aux principes du *credo* d'Athanase doit souffrir des peines éternelles, est fortement contestée par Bolingbroke. Il la déclare « un jargon de rapsodie qui ne doit point être

1. 26, 536.

2. 24, 563.

3. 17, 26.

4. 12, 304.

5. 24, 414.

6. 25, 275 ; 31, 106.

7. III, 396.

8. III, 482.

9. 27, 237.

10. III, 56 ; 26, 298.

accepté comme la vérité » (1). Voltaire développe cette opinion dans *la Profession de foi d'un théiste* : « Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathèmes barbares tant recommandés chez les Juifs : c'est de ce fanatisme que sortirent les croisades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes et des Turcs à Jésus-Christ ; c'est le fanatisme qui enfanta les croisades contre nos frères innocents appelés hérétiques ; c'est le fanatisme toujours teint de sang, qui produisit la journée infernale de la Saint-Barthélemy » (2).

Bolingbroke et Voltaire ont tous deux l'idée que l'orthodoxie est, après tout, pour la plus grande partie, une question de géographie, plutôt que de conviction rationnelle (3). « Il arrive, dit Bolingbroke, que les habitants du Thibet sont des Tartares et des idolâtres, que ceux de Constantinople sont des Turcs et des musulmans, que ceux de Rome sont des Italiens et des papistes... peu de personnes pensent et pas une certainement ne vit selon les impulsions de la raison pure dans aucun pays du monde » (4). Dans son *Examen important*, Voltaire reprend la même thèse, et l'applique à Londres, à Madrid et à la Turquie (5).

Les extravagances de la théologie, dit Bolingbroke, sont dues à ce que l'Église a emprunté des fantaisies aux croyances païennes (6). L'habitude d'écrire les romans pieux était assez répandue dans l'Église primitive, comme l'indique l'existence de tant d'évangiles et d'épîtres apocryphes. Ces écrits, pris aux sérieux depuis leur époque jusqu'à aujourd'hui, semblent aux deux écrivains avoir faussé beaucoup d'esprits (7). Dans *l'Examen*, qui sur ce point suit de près les assertions de Bolingbroke, Vol-

1. IV, 480.

2. 27, 64.

3. IV, 400.

4. II, 341.

5. 26, 196.

6. III, 476.

7. III, 477 ; 11, 230.

taire affirme que les œuvres de Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Irénée et Origène sont pleines de légendes fausses et de théories absurdes (1). Dans *Dieu et les Hommes* nous trouvons l'assertion que le christianisme a combiné les erreurs des Grecs et des Hébreux. La religion judaïque a été sa mère, et le platonisme son père. Mais ces superstitions ne sont pas une partie nécessaire de la religion. Elles sont à la religion ce qu'est à l'astronomie l'astrologie, qui, dit Voltaire, est « la fille très folle d'une mère très sage » (2).

Dans la catégorie des superstitions, selon Voltaire, doit être rangée la croyance aux miracles. Il rejette également ceux de la Bible, ceux de l'Église primitive, et ceux de son propre temps. Sur ce point il suit Woolston, plutôt que Bolingbroke, se servant des mêmes arguments que celui-là emploie dans son livre : *Discourses on the Miracles of our Saviour* (3), livre assez souvent cité dans l'article *Miracles* du *Dictionnaire philosophique*. Bolingbroke ne consacre pas aux miracles la même attention que ces deux écrivains. Il semble accepter les miracles du Christ et des apôtres comme authentiques (4). Mais il refuse de les admettre comme preuves d'aucune doctrine de la religion (5). Pour lui, la religion naturelle est indépendante des miracles, et il y a des raisons tout à fait supérieures pour y croire (6). Il dit que les miracles de la Bible doivent être examinés par la raison de la même façon que ceux de l'histoire séculaire, et ceux du Coran (7). Et il est disposé à accepter, sur le témoignage qu'il croit suffisant, quelques miracles du monde ancien hors du christianisme (8). Il trouve, cependant, que les relations des

1. II, 26, 251, 9 et cf. III, 214 ; IV, 206, 296.

2. II, 100.

3. Publié en 1727-1730.

4. III, 384.

5. III, 386.

6. III, 392.

7. III, 358-359.

8. III, 388.

miracles indiquent en général un défaut de culture de la part de ceux qui les acceptent, comme par exemple la croyance qu'Esculape serait descendu du ciel pour enseigner l'art de la médecine aux hommes (1).

Voltaire croit aussi qu'on doit mettre sur le même pied les miracles du christianisme et ceux des autres religions. Mais pour lui ces histoires manquent entièrement de valeur, qu'on les trouve dans la Bible, chez les Grecs ou chez les Romains, ou encore en Angleterre, où on a cru à cette époque à l'influence guérissante de la main du roi (2). Il déclare, à tort, que Bolingbroke niait la réalité des miracles, en joignant son nom à ceux de Meslier et de Woolston (3). Il discute le sens du mot « miracle », et indique les objections philosophiques qu'on peut faire à la croyance à de telles interventions dans l'ordre naturel (4). Il demande pour quelle raison Dieu les ferait (5), et indique qu'une preuve irréfragable serait nécessaire pour qu'un homme raisonnable puisse croire à un miracle (6). Une telle preuve n'existe pas, déclare-t-il, à l'égard d'aucune histoire miraculeuse qu'on ait jamais crue. Il couvre du même mépris les miracles du livre de l'Exode (7), ceux d'Ezechias (8), et ceux qu'on croyait voir chez les Jésuites et à Port-Royal pendant sa propre vie (9). Il retrace l'histoire de la croyance aux miracles dès le temps de l'Ancien Testament (10), dans le monde païen (11), puis aux jours de l'Église primitive et au Moyen Age (12).

1. IV, 306.

2. 11, 95.

3. 20, 86.

4. 11, 93.

5. 20, 77-78.

6. 20, 81.

7. 17, 59.

8. 30, 242.

9. 15, 45.

10. 24, 313.

11. 24, 300.

12. 26, 543.

enfin chez les convulsionnaires (1) et les catholiques de Paimpol (2). Il estime que ces interventions surnaturelles se ressemblent et qu'aucune n'est digne de foi (3). Sitôt qu'un peuple s'est civilisé, dit-il, de telles histoires sont devenues rares (4), parce que la foi aux miracles disparaît à mesure que vient la raison (5). Une appréciation raisonnée de la nature des choses lui paraît préférable à la croyance aux miracles (6).

À l'égard de la doctrine de la révélation, nous trouvons encore une divergence entre les idées de Bolingbroke et celles de Voltaire. Celui-là ne nie pas la possibilité de la révélation ; mais il déclare que tout principe qu'on croit avoir été révélé doit être soutenu par des arguments rationnels. « Il nous faut admettre que la véracité d'une révélation est un sujet de raisonnement, et qu'on doit en faire la preuve par la raison ». (7) Voltaire, au contraire, ne veut pas employer la raison pour appuyer la révélation, parce qu'il assigne à la raison même les fonctions que les théologiens ont attribué à la révélation. Il cherche à connaître la vérité par le raisonnement, non pas par la révélation. Il croit seulement aux doctrines que la raison approuve, toutes les autres doivent être rejetées comme inutiles. Mais il pense que les espérances que donne la religion aux hommes peuvent subsister sans une révélation spéciale (8). Par exemple l'idée d'immortalité peut-être entretenue sans son aide, parce que la raison l'affirme (9).

Dans le chapitre qui traite des idées métaphysiques, nous avons montré l'accord de Voltaire et de Bolingbroke

1. 9, 422.

2. 20, 448.

3. 24, 315.

4. 11, 347.

5. 23, 316.

6. 9, 423.

7. III. 381, 440.

8. 9, 478.

9. 17, 145.

sur la question de l'existence de Dieu. Les deux penseurs s'intitulent des déistes et donnent ce nom également à ceux qui soutiennent les mêmes principes. Mais ils s'opposent nettement aux efforts faits pour préciser les attributs de Dieu, ce qu'ont toujours fait les théologiens. Ils trouvent, par exemple, la doctrine de la trinité très répréhensible. Cette doctrine, dit Bolingbroke, fut inventée par les Égyptiens et importée d'Égypte par les Grecs (1). Voltaire en trouve la trace dans la pensée brahmanique (2). Les deux philosophes sont d'accord sur le fait que c'est une doctrine païenne, entrée dans le christianisme par la voie du platonisme (3). Ils déclarent qu'elle ne se trouve pas du tout dans l'évangile (4). Et ils montrent qu'il y avait des divergences dans l'Église primitive sur cette question (5). De tout temps la doctrine de la trinité a été un sujet de dispute (6). Bolingbroke prétend que l'idée de la divinité du Fils a été acceptée très lentement, et que la théorie de la divinité du Saint-Esprit a trouvé place dans l'Église beaucoup plus tard (7). Voltaire discute au long les opinions des différents Pères de l'Église sur cette question, et tâche de prouver que le texte de Justin a été falsifié pour justifier la doctrine orthodoxe (8).

Nous trouvons une grande différence entre Voltaire et Bolingbroke sur la doctrine de l'Incarnation, mais c'est une différence de style plutôt que d'idées. Elle est pareille à celle qu'on remarque entre les récits de Renan et ceux d'un pédant allemand qui traite du même sujet. Bolingbroke discute l'origine du Christ, il considère la doctrine de sa naissance en essayant de faire accorder ces affirmations traditionnelles avec son intelligence, comme avaient

1. III, 527.

2. 29, 179.

3. III, 527 ; 26, 252.

4. IV, 12 ; 17, 234.

5. III, 521 ; 26, 260.

6. IV, 11.

7. IV, 10.

8. 26, 251.

fait autrefois les scholastiques à l'égard d'autres doctrines fondamentales du christianisme (1). Voltaire considère surtout la vie de Jésus sur la terre, faisant vivre son sujet pour le lecteur, en l'illuminant par son imagination et ses traits d'esprit (2).

Il vaut mieux considérer d'abord l'attitude de nos deux écrivains en ce qui concerne la vie humaine de Jésus. En général leurs idées sur ce sujet s'accordent, bien que Voltaire le discute plus longuement que Bolingbroke. Ils représentent Jésus comme une personnalité modeste et gracieuse, bon pour tous, dont la vie a été des plus pures (3). Voltaire parle de Jésus comme d'un Socrate de la Galilée (4). Et dans ses écrits sur les théistes, dont il approuve vivement les doctrines, il déclare qu'ils prétendent être seuls de la religion de Jésus. Il continue : « Nous ne parlons jamais avec dérision, avec mépris de Jésus. Au contraire, nous le regardons comme un homme distingué entre les hommes par son zèle, par sa vertu et par son amour de l'égalité fraternelle... Nous révérons en lui un théiste israélite, ainsi que nous louons Socrate, qui fut un théiste athénien » (5).

Ailleurs, il est vrai, Voltaire décrit Jésus comme « un enthousiaste qui voulait faire son nom » (6). Mais il admet qu'il était « un enthousiaste de bonne foi » (7). Suivent ses réflexions sur ce qu'il appelle « les folies de Jésus », phrase qui peut avoir inspiré le livre remarquable de Binet-Sanglé, publié de nos jours, qui représente Jésus comme un aliéné. Voltaire critique d'une façon sévère la visite que Jésus a fait dans le temple, quand il a frappé ceux qui y vendaient leurs pigeons (8). Il cite l'ancienne calomnie du *Sepher Toldos*, qui déclare que Jésus fut bâtard, né d'une intrigue

1. IV, 7 et suiv.

2. 26, 227.

3. IV, 44 ; 26, 336 ; 27, 227 ; 28, 208.

4. 26, 353.

5. 27, 69-70.

6. 28, 194.

7. 28, 202.

8. 28, 202.

de la Vierge avec un soldat romain (1) Il n'admet pas les miracles attribués au Christ, citant les œuvres de Woolston pour appuyer ses affirmations (2). Mais Bolingbroke accepte l'histoire de ces miracles comme véritable, alléguant qu'ils témoignent en faveur du Christ comme représentant de Dieu (3).

A l'égard du miracle le plus remarquable, celui de la résurrection du Christ, Bolingbroke incline à l'accepter. Il l'explique comme une manifestation du pouvoir de Dieu fait pour honorer la personnalité de Jésus (4). Mais Voltaire met cette histoire dans la même catégorie que tous les autres miracles. Il croit qu'elle a été imaginée par les amis de Jésus, et qu'on l'a reçue comme vérité plus facilement à cette époque à cause de la dispute entre les Phariséens et les Saducéens à propos de la possibilité d'une résurrection du corps de l'homme (5).

Évidemment, Voltaire va plus loin que Bolingbroke, mais les deux écrivains s'opposent également à l'idée de la divinité du Christ, Bolingbroke, il est vrai, l'appelle « fils de Dieu », mais non pas dans le sens d'un être divin (6). Il dit que Jésus se refusait même le titre de Messie, afin de ne pas attirer sur lui-même l'adoration qui est due à Dieu seul (7). D'après Voltaire, Jésus n'a jamais dit qu'il fût à la fois homme et Dieu (8); les apôtres n'ont pas cru dans sa divinité (9); et il n'a été reconnu comme divin que trois cents ans après sa mort (10). De cette façon, dit Voltaire, sa religion, pure et naturelle, a été corrompue dans

1. 26, 222.

2. 26, 225 ; 25, 359.

3. IV, 45.

4. IV, 45.

5. 20, 364.

6. III, 383.

7. IV, 45 ; III, 418 et cf. 28, 196.

8. 27, 99.

9. 28, 205.

10. 24, 452.

les siècles suivants (1). Jésus lui-même a voulu instituer une autorité seulement spirituelle et morale sur les hommes. « Mon royaume, disait-il, n'est pas de ce monde » ; et il n'a jamais fondé une nouvelle religion, ni enseigné une chose semblable aux dogmes chrétiens (2).

La doctrine de la rédemption de l'homme par la mort du Christ est rejetée par Bolingbroke et Voltaire. Celui-là déclare que le dogme chrétien ne donne à ce sujet aucune idée nette, telles qu'on en trouve dans la religion naturelle (3). Le fait que le christianisme ait reçu et enseigné une telle doctrine, explique ses progrès parmi les hommes du monde ancien pendant que la haute philosophie était négligée (4). Comme nous l'avons vu dans notre discussion de *la Religion et la Morale*, nos écrivains ont tous deux une conception de l'humanité qui enlève la nécessité d'un cataclysme, pour changer la nature corrompue qu'on pensait être l'héritage de toute existence humaine. Néanmoins, Voltaire attaque cette croyance d'une façon directe et acharnée. A tous les points de vue, il s'oppose au principe de l'orthodoxie, qu'il croyait détestable. Il trouve sa source dans l'instinct si fort chez l'homme de faire des sacrifices pour plaire à un Dieu en colère (5). Il montre son existence parmi beaucoup de races. Les Juifs, prétend-il dans *l'Essai sur les mœurs*, ont poussé si loin cette coutume de sacrifices, qu'ils ont offert des victimes humaines, pratique dont est dérivée leur loi du premier-né ? Le sacrifice aurait existé chez les Saxons et les Francs, et chez bien d'autres races (6). Mais les Chinois n'ont pas pratiqué cette coutume, déclare-t-il, et à ce fait, il attribue le haut degré de civilisation qu'ils possédaient

1. 25, 130.

2. IV, 43 ; 19, 549 ; 28, 225.

3. IV, 173.

4. III, 233.

5. 7, 181.

6. 11, 104.

dans son temps (1). Jésus lui-même n'a jamais enseigné, toujours d'après Voltaire, cette doctrine de la valeur rédemptrice de sa mort, dans un sens dogmatique. Jésus n'a jamais dit « Je suis venu à mourir, pour extirper le péché originel » (2). Sa mort était semblable à celle de Socrate, sacrifice d'un homme fidèle aux principes auxquels s'opposaient ses contemporains (3).

Les sacrements du Baptême et de l'Eucharistie sont attaqués par les deux écrivains. A l'égard du baptême, Bolingbroke est plutôt incertain. Dans ses *Essays addressed to Pope*, il le déclare une cérémonie divine, adoptée par Jésus et pratiquée par les Hindous, les Juifs et les musulmans ? (4) Mais dans ses *Minutes of Essays*, œuvre écrite plus tard, il le considère comme un rite établi par les païens, pratiqué par les Juifs, et regardé subséquemment comme une partie essentielle de la religion, sous le nom vague de sacrement. Bolingbroke est dégoûté par la prétention des chrétiens que « ni la vertu des hommes ni l'innocence des enfants ne peut les sauver sans qu'ils aient passé par la voie mystique » (5).

La dernière de ces deux opinions sur l'origine du baptême est celle adoptée par Voltaire. Il déclare que le rite a tiré son origine des Hindous (6). Il trouve dans le *Zend-Avesta* des traces de la même coutume chez les Perses (7) ; et dans la Bible le témoignage qu'elle a été pratiquée par les Juifs (8). Il remarque les efforts que se sont donnés les anabaptistes afin de rationaliser ce rite, en le communiquant seulement aux adultes (9). Enfin il montre

1. 25, 72.

2. 28, 225.

3. 25, 86 ; 26, 353.

4. III, 409.

5. IV, 480.

6. 17, 539 ; 21, 445.

7. 11, 35 201.

8. 17, 540.

9. 17, 543.

comment les Unitaires et les Quakers ont en général négligé tout à fait cette coutume (1).

Les deux écrivains ont adopté à peu près la même attitude envers le sacrement de l'Eucharistie. Bolingbroke déclare qu'elle a son prototype dans les rites du culte de Mithra, et que les chrétiens ont imité les mystères de ce développement de la religion de Zoroastre (2). Néanmoins, il trouve ce sacrement assez inoffensif comme repas commémoratif : mais il attaque l'idée de la transsubstantiation au moyen d'arguments complexes, à propos du langage du Christ, et ce qu'il a entendu par les mots : « Ceci est mon corps ». Il discute les expressions figuratives du Nouveau Testament, qui représentent le Christ comme le rocher, le pain de la vie, la porte, etc. Il croit que la doctrine de la transsubstantiation tire son origine de l'abus du style figuratif. Son empirisme surtout se refuse à admettre un miracle, quand les « accidents » restent comme du pain et du vin sans changer.

Voltaire, avec son instruction catholique, ne peut pas comprendre une Eucharistie qui n'implique pas la transsubstantiation ? Dans *l'Examen important* où il prétend discuter les arguments de Bolingbroke, il ne consacre que quelques lignes à cette doctrine. Mais ailleurs il la discute complètement dans le même sens que le penseur anglais (3). Dans *les Homélies prononcées à Londres* il déclare que la transsubstantiation est tout simplement une jonglerie. Il emploie le mot anglais *hocus-pocus*, qu'il prétend dérivé de la formule du culte *hoc est corpus meum* (4). Dans son *Dictionnaire philosophique* Voltaire, comme Bolingbroke dans ses *Essays addressed to Pope*, déclare que le rite repose sur des pratiques païennes et sur une conception

1. 17,543,6.

2. III, 440.

3. 11,381 ; 20,535.

4. 26,393,4.

erronée des expressions figuratives comme celle du Christ :
« Ceci est mon corps » (1).

A côté de la discussion des cérémonies et des doctrines de l'Eglise chrétienne, nous trouvons dans les écrits de Bolingbroke et de Voltaire un examen de l'histoire du christianisme dès le temps des apôtres jusqu'au xviii^e siècle. Ils montrent que dans les premiers jours il n'y avait ni évêques, ni hiérarchie, ni gardes ; mais que les apôtres prêchaient de village en village dans les caves et dans les galetas (2). Ils nient, contrairement à la tradition, que l'apôtre Pierre ait visité Rome et même qu'il ait quitté la Palestine (3). Ils affirment que les contestations entre saint Pierre et saint Paul contredisent l'idée de leur inspiration, et indiquent que saint Pierre, avec une faiblesse tout à fait humaine, ne pouvait pas comprendre les théories de saint Paul, ne voyant pas leur raison d'être dans la société chrétienne primitive (4).

Ces querelles apostoliques sont considérées par Bolingbroke et Voltaire simplement comme une manifestation d'un esprit destiné à être permanent dans le christianisme. Ils trouvent un manque de tolérance persistant dans l'Eglise. La lutte acharnée entre les Athanasiens et les Ariens n'a été qu'une des querelles religieuses de l'empire (5). L'arianisme, dit Bolingbroke, a été presque victorieux, mais on l'a combattu par les intrigues et par les persécutions (6). Voltaire montre les mêmes abus en Italie sous les papes du x^e et du xi^e siècle (7). Il nie la valeur de la réforme à cause des grands crimes commis sous Calvin à Genève et en Angleterre sous la reine Elisabeth. Il voyait d'ailleurs de son temps chez les protestants le même

1. II, 384, 20, 535.

2. I, 175; 26, 482.

3. III, 47, 4; 26, 249.

4. III, 519, 25, 366.

5. III, 63; IV, 21; 26, 279; 28, 226.

6. III, 371.

7. II, 330.

esprit persécuteur qu'il détestait chez les catholiques (1). Il écrit une table des massacres commis par les chrétiens depuis le concile de Nicée (2). Il dit que les querelles des Jésuites et des jansénistes finiront seulement au moment où on exécutera « la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste » (3). Il faut noter que les Jésuites furent également détestés par Bolingbroke (4), qui admettait la valeur de la Réforme (5). Celui-ci remarque, cependant, que les sectes modernes se persécutent l'une l'autre comme autrefois, mais qu'elles sont empêchées maintenant de s'entre-tuer par le pouvoir civil (6).

Bolingbroke fait voir comment cette intolérance divise et affaiblit les nations (7). Elle crée de nouvelles sectes et rend plus dangereuses celles qui existent déjà. Ainsi l'intolérance du roi James I^{er} poussa tous ceux qui aimaient la liberté civile à embrasser le parti des puritains (8). Voltaire fait souvent un plaidoyer en faveur de la tolérance, indiquant comme nous l'avons vu au chapitre V de cette thèse, ses avantages pour l'individu et pour la société.

La faiblesse du christianisme est due, suivant nos deux déistes, à ce que sa pratique est le contraire de son enseignement (9). Bolingbroke s'élève contre l'intolérance de la religion dans ses *Minutes of Essays* et ailleurs. « La tyrannie religieuse, dit-il, est le fruit le plus audacieux de la fraude » (10). Il tâche de montrer que dans les cas où les chrétiens ont été persécutés plutôt que persécuteurs,

1. 25, 28.

2. 26, 548.

3. 44, 296.

4. I, 401.

5. IV, 93.

6. III, 63, 501.

7. II, 26.

8. I, 431.

9. I, 175 ; 23, 489.

10. IV, 148.

ils ont provoqué leurs propres souffrances, exagérant d'ailleurs ces souffrances considérablement (1). Voltaire déclare que la religion chrétienne est la plus dangereuse du monde, parce qu'elle est la plus intolérante. Cette thèse est développée dans l'article *Tolérance* du *Dictionnaire philosophique* et dans le *Sermon du rabbin Akib*. Voltaire remarque que les Juifs ont la liberté de différer entre eux (2), et que même les Turcs sont plus larges d'idées que les chrétiens, le sultan à Constantinople tolère le christianisme et nomme des évêques (3). De toutes les sectes il trouve que les Quakers seuls pratiquent la tolérance (4). Et l'Église romaine s'est surtout livrée à la persécution. Voltaire a composé sur cette question son *Traité sur la tolérance*; il se jette avec une énergie prodigieuse dans les affaires de Sirven, de Calas, de Martin, du chevalier de la Barre; il écrit avec la plus amère invective contre l'esprit qui a rendu possible un événement comme le massacre de la Saint-Barthélemy. Souvent il y revient au sujet des « barbaries du christianisme » (5).

Bolingbroke exprime une théorie très nette sur la question de la relation de l'Église et de l'État. Il affirme que l'Église ne doit pas être supérieure à l'État ni indépendante de son contrôle (6). Deux institutions indépendantes ne peuvent exister côte à côte. L'idée d'un *imperium in imperio* est impraticable (7). Une institution, dont le but est spirituel, peut être organisée de façon à être soumise à l'État. La religion naturelle n'est nullement opposée à l'État (8). Mais l'Église romaine ne veut pas accepter une position subordonnée; elle prétend à une supériorité sur

1. III, 301.

2. 20, 517.

3. 13, 145.

4. 26, 585.

5. 26, 293 ; I, 176.

6. IV, 27.

7. III, 487.

8. III, 486.

n'importe quel gouvernement ou peuple. « En particulier, le fait de se confier aux mains des catholiques romains doit être considéré comme une folie chez les personnes de notre religion. N'est-ce pas une effronterie de l'attendre de nous ? Seulement parce qu'ils nous regardent comme des hérétiques, comme des hommes en révolte contre une autorité légitime et même divine, ils pensent que c'est méritoire de nous réduire à l'obéissance par n'importe quelle méthode (1).

Voltaire a réprouvé la doctrine des « clefs de saint Pierre ». Il trouve abominable l'accaparement par l'Église des droits qui limitent les libertés personnelles et civiles (2). Il réprouve surtout ces prétentions au pouvoir temporel, que l'on trouve encore chez la plupart des catholiques romains.

Bolingbroke et Voltaire sentaient qu'en Angleterre on avait établi une forme de christianisme plus tolérable ; bien que tous deux eussent préféré un-simple théisme. A cette époque, des écrivains comme Barnet, Locke, Newton et Clarke ont défendu le christianisme contre les attaques des déistes en atténuant ses doctrines. Le dogmatisme n'a pas existé dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Des évêques et des prêtres ont traité comme des superstitions les principes fondamentaux du christianisme. Les hauts ecclésiastiques, aussi bien que les hommes d'État, ont vu dans l'Église un instrument presque entièrement politique. Bolingbroke pensait que les sectes, n'étant pas persécutées, seraient absorbées par l'Église nationale ; chose qui semblait possible avant le mouvement qui allait lancer les Wesleys.

Bolingbroke affirme donc, que l'Église anglicane est la plus rationnelle des Églises (3). Elle a plus de tolérance, dit-il, que n'importe quelle autre Église (4). Il est content

1. I, 176:

2. 24, 511.

3. IV, 92.

4. I, 176.

parce qu'elle a reconnu l'erreur des lois formulées contre les non-conformistes (1). Dans ses *Remarks on the History of England*, il dit : « Nous pouvons affirmer en toute justice que l'Église anglicane semble, par sa modération, sa sagesse et sa sainteté, fondée sur un rocher. Et elle a été défendue par un grand nombre d'hommes excellents dont une Église chrétienne serait fière. Donc, nous pouvons conclure de même qu'elle pouvait résister aux attaques des sectes qu'un zèle faux ou une faction avait créées, elle pouvait, mieux que n'importe quelle autre Église protestante, se défendre et protéger l'État contre les sophismes, les séductions et les violences de l'Église romaine » (2).

Voltaire est également convaincu de la supériorité du christianisme anglais. Il déclare que l'Église anglicane est la plus savante et la plus stricte en Europe (3). Elle est moins absurde et moins superstitieuse que l'Église romaine (4). « Depuis notre révolution », dit-il dans la lettre à Cornbury, qu'il a attribuée à Bolingbroke, « l'Angleterre est le pays où le christianisme a fait le moins de mal ». Cette sagesse de l'Angleterre en matière de religion est la cause de sa prospérité (5). Dans ses *Lettres philosophiques*, surtout la huitième et la neuvième, sur les libertés anglaises, Voltaire suit les idées de Bolingbroke, qui se trouvent dans ses *Remarks on the History of England* du *Craftsman* de l'année 1730-1731. Ces lettres philosophiques montrent aussi la tendresse de Voltaire pour les Quakers, tendresse qui ne l'empêche pas d'indiquer leur absurdité. Il croit que les Quakers ont un christianisme semblable à celui du Christ, mais qui est impraticable dans le monde actuel. Il les représente, suivant la loi de l'Évangile, à la lettre,

1. II, 25.

2. I, 401.

3. 26, 199.

4. 26, 303.

5. 26, 442.

et il écrit leur histoire selon celle des actes des apôtres. Ainsi, comme saint Paul, Fox fut fouetté, et ses geôliers furent convertis par l'observation de sa douceur et de sa bonté (1).

1. 11,51 et suiv

VII. — LA BIBLE

La critique biblique n'a été accréditée que tout récemment comme étude scientifique. Mais même au ^{xix}^e siècle le rablin Ibn-Ezra (1) cita des passages du Pentateuque qu'il montrait comme appartenant nécessairement à une époque plus tardive que celle de Moïse. Au moment de la Renaissance, beaucoup de savants étudiaient les livres de l'Ancien Testament au point de vue critique, pour découvrir les traces des documents antérieurs qui pourraient les étayer. Et au ^{xvi}^e siècle une école de critique s'était établie dans l'Église même pour soutenir l'origine divine de la Bible. Le père Richard Simon admettait que le Pentateuque était composé de matériaux de sources variées et de différentes époques. Les déistes Woolston, Toland et Collins, et leurs successeurs, donnaient leur contribution à cette étude. Mais il faut honorer Jean Astruc comme le premier qui remarquait que les différentes parties de la Genèse pourraient être distinguées par les différents noms donnés à Dieu. Et le partage qu'il a fait entre l'œuvre de l'Elvhiste et celle du Yahviste reste encore la division principale du Pentateuque.

On ne peut pas dire que la critique de Bolingbroke ou de Voltaire ait atteint un haut degré scientifique. Les écrits du premier sont trop diffus, ceux du second trop amers et ironiques. Mais, cependant, ils ont donné une forte impulsion à l'étude des sources et des idées de l'Écriture sainte. Ils ont compris, avant Astruc et Welhausen, qu'il était impossible d'écrire une histoire sans critiquer les documents et examiner les sources. Comme les autres déistes ils ont fait leur critique au point de vue du sens

1. 1088-1167.

commun, quelquefois même au point de vue du goût personnel, quand ils semblent croire ce qui leur plaît, et rejeter ce qu'ils ne trouvent pas à leur goût. Parfois leurs généralisations sont emportées et défectueuses mais, en général, on trouve chez eux deux principes très justes. D'abord, qu'il ne faut pas croire une absurdité parce qu'elle se trouve dans la Bible ; et en second lieu qu'une idée qui répugne à notre conscience ne doit pas être attribuée à l'inspiration divine. Bolingbroke se documenta sur les anciens hérétiques et néo platoniciens, sur Érasme, sur les critiques sceptiques et sur ses précurseurs, Woolston, Toland et Collins. Voltaire étudia les œuvres des déistes, de Bayle et Spinoza, de Lévêque de Burigny, et plus tard celles d'Astruc. Mais il n'a jamais compris la supériorité de la méthode de ce dernier, qui cherchait l'origine des principes et des idées de la Bible, sur sa propre méthode, qui consistait en ceci : se moquer de tout ce qui lui était antipathique.

Dans son *Essay on the study and use of History*, dans les *Tillotson's Sermons*, dans les *Minutes of Essays* et incidemment ailleurs, Bolingbroke attaque fortement la doctrine de l'inspiration de l'Écriture et surtout la véracité des écrits attribués à Moïse. Il fait un plaidoyer en faveur du pyrrhonisme appliqué à l'histoire sacrée comme à l'histoire profane (1). Il faut juger l'historicité de la Bible, dit-il, comme de n'importe quel autre livre (2). Il affirme que la première condition de l'authenticité d'une histoire est de ne présenter aucune impossibilité matérielle (3). Il se sert aussi de l'argument moral pour rejeter certaines histoires de l'Ancien Testament qu'on a dit inspirées par Dieu. Le contenu même prouve qu'il n'a pu être dicté par Dieu (4). Bolingbroke est convaincu que la Bible n'est qu'une compilation des traditions anciennes, des légendes,

1. II, 20 et suiv.

2. III, 25.

3. IV, 20.

4. II, 204.

écrites longtemps après les événements auxquels elles se rapportent. Il déclare que seuls l'ignorance des rabbins et les préjugés des prêtres peuvent leur faire affirmer la véracité de l'Ancien Testament.

Voltaire a à peu près les mêmes idées. Il est vrai, comme le remarque de Rémusat (1), qu'il n'a pas, dans ses ouvrages consacrés à Bolingbroke, rendu fidèlement la pensée de celui-ci ; mais dans ses ouvrages plus généraux il a suivi plus près son ami anglais.

Ainsi, dans *l'Examen important et dans la Défense de milord Bolingbroke*, Voltaire a exagéré les attaques de l'écrivain anglais contre la Bible et contre le christianisme, tandis que dans *le Sermon des cinquante* (1762) il s'applique à suivre les idées exprimées par Bolingbroke dans la *Letter on one of Tillotson's Sermons*, relevant comme lui les contradictions de l'Ancien Testament attribuées à l'inspiration divine, les immoralités qu'on prétend avoir été approuvées par Dieu, les prophéties non accomplies, les meurtres, les incestes, les actes de cruauté qui y sont rapportés (2). *La Bible enfin expliquée*, que Voltaire attribue à un groupe d'aumôniers, ne critique pas directement la Bible, mais comme Bayle, dans son *Dictionnaire historique*, fait des remarques ironiques à propos de ses narrations, quelquefois leur donnant un sens allégorique. Cette méthode de critique est aussi adoptée dans *les Homélies sur l'interprétation de l'Ancien Testament* (3), dans le roman *le Taureau blanc* (4), et parfois dans *le Dictionnaire philosophique*. Par exemple, dans l'article *Genèse* de ce dernier livre : « Astruc ajoute de nouvelles objections insolubles à la science humaine ; mais elles ne le sont pas à la piété humble et soumise » (5). En somme, Voltaire traite l'histoire de la Bible comme « absurde et

1. *L'Angleterre au XVIII^e siècle*, p. 414.

2. 24, 438 et suiv.

3. 26, 338.

4. 21, 505 et suiv.

5. 19, 240.

barbare » (1) ; il nie les prodiges qu'on y raconte (2) ; et il revient souvent à l'argument moral dont Bolingbroke, comme nous l'avons vu, fait un si grand emploi (3).

Bolingbroke et Voltaire ont de même remarqué que toute religion prétend posséder un livre inspiré par Dieu. Ils prennent l'exemple des légendes du Coran, dont les paroles auraient été dictées à Mahomet par un oiseau. Ils demandent à mettre sur le même rang les histoires de la Bible ; les unes ayant aussi peu de valeur que les autres au point de vue rationnel (4). Pour que Dieu ait dicté ces livres sacrés, il faudrait qu'il fût absurde ou ignorant (5). Les contradictions que renferme la Bible s'opposent à sa prétendue origine (6). Moïse affirme l'existence d'un seul Dieu et puis parle comme s'il y en avait plusieurs (7). L'Exode parle d'une captivité de quatre cent trente ans, mais dans la version du Septante la période est fixée à deux cent quinze ans (8). Voltaire remarque que même si le séjour avait duré pendant la plus longue période la population juive n'aurait pas pu être aussi nombreuse que la Bible le prétend. Les deux critiques relèvent également une contradiction qui se trouve dans le premier livre des Rois (cap. 11 et 12). Ils demandent si Dieu peut avoir dicté que Saül remporta une victoire à la tête de 300.000 hommes, puisqu'il est dit qu'il n'y avait que deux épées dans toute la nation et qu'ils furent obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser leurs cognées et leurs serpettes (9). Voltaire relève aussi l'opposition qui existe entre le livre du prophète Amos (V 25, 26) et le Deutéro-

1. 26, 203.

2. 9, 258.

3. 30, 175.

4. III, 25 ; 26, 348.

5. IV, 466 ; 41, 218.

6. IV 470 ; 27, 240.

7. III, 49.

8. 24, 441.

9. III, 37 ; 27, 241.

nome : le premier affirmant qu'on ne sacrifiait pas à Jéhovah dans le désert. Il se sert de cet argument pour prouver que le Pentateuque fut écrit plus tard qu'on n'a supposé autrefois (1).

Il semble absurde à Bolingbroke et à Voltaire qu'un petit peuple dont les Égyptiens n'ont pas fait mention sur leurs monuments, ait été choisi par Dieu pour une révélation suprême, tandis que toutes les autres nations étaient laissées dans l'idolâtrie (2). Ils trouvent ridicule l'histoire des aventures d'Abraham et sa femme (3). Pour eux, le récit de la lutte de Jacob avec Dieu prouve la superstition du peuple qui l'a cru (4). Ils déclarent que l'histoire de Joseph est un roman des temps primitifs (5). Ils relèvent les absurdités du récit de la vie de Moïse, dans ses entretiens avec Dieu en Égypte et dans le désert (6). « Je ne vous conseille pas », dit Voltaire, « de parler des miracles de Moïse devant des gens qui ont la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Égyptiens en auraient parlé dans leurs histoires (7). La mémoire de tant de pas prodigieux se serait conservée chez toutes les nations.

Bolingbroke rejette la plupart des histoires de miracles de l'Ancien Testament, mais il en admet un de temps en temps pour faire respecter la loi (8). Voltaire ne croit pas plus aux miracles de l'Ancien Testament qu'à ceux du christianisme ou de n'importe quelle autre religion (9). Moïse, changeant sa baguette en serpent, faisait simplement un tour de prestidigitation comme en accomplissent couramment les mages de l'Orient pour mystifier les

1. 26, 207.

2. III, 36 ; 41, 62.

3. III, 36 ; 18, 354.

4. III, 19 ; 30, 51.

5. III, 213 ; 30, 66.

6. III, 22 ; 26, 543.

7. 26, 543.

8. III, 30.

9. 26, 543.

simples (1). Tout le reste de l'histoire miraculeuse de Moïse est également absurde et barbare : son passage de la mer Rouge, ses caïlles et ses mannes dans le désert et tous ses actes étonnants (2). Ils rejettent les victoires miraculeuses remportées, comme on l'a prétendu, par les Hébreux, sur les tribus de la Palestine (3). « Songez, dit Voltaire, qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature » (4).

La doctrine biblique de la création acceptée comme fait historique encourt le mépris le plus complet de Bolingbroke et de Voltaire, qui relèvent tous deux des contradictions dans les chapitres de la Genèse relatifs à ce sujet (5). Ils remarquent aussi que le récit ne s'harmonise pas avec les idées modernes de la science. Seule la conception naïve qu'avaient du monde les Anciens rendait possible leur croyance à une telle création. Les progrès de la science, spécialement de la géologie, nous font considérer cette théorie comme invraisemblable (6). Les Hindous, les Chinois, les Égyptiens et les Phéniciens avaient aussi leurs légendes de l'origine et de la constitution du monde, et Bolingbroke et Voltaire pensent que les Juifs empruntèrent à ces peuples leurs théories cosmologiques comme ils leur avaient emprunté leurs rites (7). Les deux penseurs trouvent que la cosmogonie juive a beaucoup de rapport avec celle des Phéniciens, se rapprochant des idées de Sanchoniathon (8).

Dans ses *Letters to de Pouilly*, Bolingbroke soutient la thèse que la théorie de l'écrivain phénicien est supérieure à celle de la Bible et plus originale (9). De même Voltaire

1. 24, 446.

2. III, 24 ; 26, 534.

3. III, 24 ; 30, 136, 7.

4. 26, 544.

5. II, 496 ; 30, 4.

6. II, 496 ; 11, 134 ; 19, 226.

7. II, 482 ; 29, 485.

8. II, 477 ; 11, 41.

9. II, 481.

déclare que la cosmogonie de Sanchoniathon est l'origine de presque toutes les autres (1). Ni Moïse, ni aucun autre compositeur des traditions de l'origine du monde n'était contemporain de la création (2). Et bien que la tradition de tous les peuples prouve, selon Bolingbroke, que le monde avait eu un commencement, elle ne prouve pas qu'il ait son origine de la façon qu'ont cru les anciens (3).

Nos deux écrivains font dériver également l'histoire du déluge des croyances populaires des Hébreux et de leurs voisins. Cette histoire, comme elle est racontée dans l'Écriture, est impossible et pleine d'absurdités. Un tel nombre d'animaux ne pourrait pas vivre dans une arche comme on l'avait dit (4). Il n'y a rien de surnaturel ni d'universel dans le déluge. C'est la simple histoire d'une inondation locale douée d'une importance légendaire et d'une signification morale (5). On avait déjà relaté, ailleurs que dans la Bible, beaucoup d'autres déluges dans différentes parties du monde (6).

De même qu'ils avaient emprunté leur cosmogonie aux Phéniciens et leur pseudo-histoire aux légendes des peuples voisins, les Juifs leur prenaient aussi, selon Bolingbroke et Voltaire, leurs coutumes civiles et religieuses. Ils n'inventaient rien par eux-mêmes, dit Voltaire, mais prenaient tout des autres nations (7). « Ils avaient commencé longtemps avant la venue du christianisme », dit Bolingbroke, « à corrompre leur propre religion. Ils avaient emprunté beaucoup de superstitions à l'Égypte et aux nations de l'Orient » (8). Bolingbroke s'appuie souvent sur Simplicius, pour supporter son idée des emprunts de

1. II, 41.

2. III, 16.

3. II, 473.

4. III, 36 ; 26, 342.

5. II, 472 ; 18, 327.

6. II, 472 ; 11, 55 ; 28, 186.

7. II, 145 ; 26, 208.

8. III, 471.

rites et de coutumes aux Égyptiens (1). Voltaire déclare que la circoncision, les ablutions, les jeûnes, les robes de lin et le bouc émissaire sont toutes des coutumes des Égyptiens adoptées par les Juifs (2).

Selon Bolingbroke, c'est Moïse qui a introduit beaucoup de ces idées étrangères parmi son peuple. Le penseur anglais trouvait impossible de lire les écrits de Moïse sans éprouver « du mépris pour lui en tant que philosophe et de l'horreur en tant que théologien » (3). Bien que l'on dit que Moïse fût inspiré par Dieu, il était aussi ignorant du vrai système de l'univers que n'importe quel homme de son époque (4). Voltaire a cru, à un certain moment, que Moïse n'était l'auteur d'aucun des livres qui lui étaient attribués (5). A une autre époque, il déclare que Moïse n'a jamais existé, en attribuant cette idée à Bolingbroke (6). Il pense que les ennemis des Juifs, plutôt que ces derniers, doivent affirmer l'existence de Moïse (7). Il remarque le fait étrange que le Pharaon sous lequel Moïse vivait reste inconnu, et qu'il n'y a pas, du reste, aucune trace du séjour des Hébreux en Égypte (8). Il tient à cette opinion que l'histoire de Moïse a été dérivée de la fable de Bacchus, ce qui explique les particularités de son histoire, et aussi la présence des diffcultés et des absurdités (9).

La critique principale de l'Ancien Testament qu'ont faite Bolingbroke et Voltaire est dirigée contre sa morale. Ils s'élèvent contre la barbarie des Juifs, contre leurs cérémonies futiles, contre la prophétie qu'ils jugent absurde,

1. II, 479.

2. 27, 242.

3. II, 495.

4. III, 34.

5. 24, 441 ; 30, 14.

6. 20, 96.

7. 28, 177.

8. 11, 62.

9. 11, 114.

et surtout contre les idées basses de Dieu qui sont révélées dans l'Ancien Testament. Ils déclarent que les anciens Hébreux étaient le peuple le plus immoral du monde, avec leurs prières sauvages, leurs massacres et leurs sacrifices d'enfants (1). Ils critiquent la férocité des Juifs contre les idolâtres et contre ceux qui se mariaient avec des idolâtres (2). Ils remarquent que Pizarre n'était pas plus cruel dans sa conquête du Mexique que Josée dans son invasion de la Palestine (3). En un mot ils jugent leur histoire tout entière « un blasphème continuel contre le Suprême » (4).

Le type de toutes les mauvaises qualités se trouve, selon Bolingbroke et Voltaire, en David. Le premier parle de lui comme « l'ancêtre de Jésus-Christ, un monstre de perfidie et de férocité » (5). Il nie que David soit l'auteur des Psaumes qui lui sont attribués (6). C'était un capitaine de bandits qui obtint la couronne à l'aide des prêtres après avoir commis nombre de crimes (7). Dans son *Dictionnaire philosophique*, dans son drame *Saül* et ailleurs, Voltaire fait une étude plus étendue du caractère et de l'œuvre de David. Il tire cela non seulement de Bolingbroke, mais aussi d'un livre de Peter Annett, *the man after the Heart of God* (1761). Ce livre, Voltaire l'attribue à Huet, au lieu de son véritable auteur, en disant qu'il a été écrit en 1728 (8). Le seul écrivain anglais de ce nom avait vécu cent cinquante ans auparavant, et Bolingbroke se sert souvent de ses œuvres (9).

Les cérémonies des Juifs étaient, selon Bolingbroke et

1. IV, 163 ; 11, 110.

2. IV, 920 ; 30, 111.

3. III, 37 ; 26, 211 ; 30, 121.

4. 28, 17.

5. III, 19.

6. II, 206.

7. III, 19.

8. 18, 316 ; 30, 165.

9. II, 202.

Voltaire, tout à fait absurdes. Elles avaient été empruntées, comme nous l'avons vu, aux nations voisines. A quoi bon, demandaient-ils, pourraient servir les lustrations des mains, les jeûnes et tous les autres rites compliqués du système mosaïque (1). « A l'égard de leurs cérémonies », dit Voltaire, « y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, et en même temps de plus puéril ? N'est-il pas bien agréable à l'Être des êtres de brûler sur une pierre des boyaux et des pieds d'animaux » (2) ?

Nos deux écrivains ont étendu leurs attaques des parties historiques et cérémoniales de la Bible aux livres des prophètes qui, comme les prêtres et les légistes, avaient fait et écrit, d'après eux, bien des choses fâcheuses. Par exemple Samuel avait coupé Agag en morceaux devant le Seigneur (3). Voltaire trouve profondément immorale l'histoire d'Élie et de la foudre, et aussi l'aventure des enfants qui, se moquant d'Élisée, furent dévorés par des ours (4). Il parle de Micaiah, qui seul disait la vérité au roi Ahab, pendant que tous les autres prophètes recevaient du Seigneur un esprit de mensonge (5). Il est fortement outragé par Esaïe, qui se promenait tout nu à Jérusalem, et par Osée qui se mariait avec une femme de mauvaise vie (6). Il proteste contre les visions étranges d'Ezéchiel, qui représentait Jérusalem comme une débauchée (7), qui restait, comme un aliéné, longtemps sur son côté gauche, pendant qu'il mangeait de l'ordure (8). En somme, les deux écrivains prétendent que les livres des prophètes ne contiennent que du galimatias, des extrava-

1. III, 23 ; 30,92.

2. 27,59.

3. III, 37 ; 30,175.

4. 30,228, 7.

5. 30,222.

6. 26,218, 9.

7. 9,498 ; 11,126 ; 30,266.

8. 11,123.

gances et des obscénités (1). En général leurs prophéties n'ont pas été accomplies (2). Quand on a cru qu'une prophétie s'était accomplie, c'est la plupart du temps à cause de l'ambiguïté de l'expression du prophète (3). Du reste, dans le monde ancien il y avait souvent la frénésie prophétique chez les différents peuples. Presque toutes les nations asiatiques en ont eue (4).

La conception de Dieu qui se trouve dans l'Ancien Testament paraît la chose la plus répréhensible à Bolingbroke et à Voltaire. Le premier constate le peu de civilisation des Hébreux, et dit que les dieux ne sont jamais plus civilisés que leurs adorateurs (5). « Le dieu de Moïse » déclare-t-il dans ses *Minutes of Essays* « est partial, injuste, cruel, se plaisant dans le sang » (6). Le style de Bolingbroke est plus vif qu'à l'ordinaire quand il traite de ce sujet. « Si l'ignorance et les erreurs » dit-il « révélées largement dans les écrits attribués à Moïse, rendent impossible de le croire inspiré, les notions confuses, contradictoires et indignes de Dieu, qui se trouvent dans ces écrits, indiquent clairement que le vrai Dieu lui était inconnu... Le Dieu de Moïse crée le monde, crée l'homme et se repent presque immédiatement, aussitôt que son indulgence a donné occasion au serpent de tenter Ève et à Ève de tenter Adam. Après avoir mangé le fruit défendu et être tombés, ils ont entendu la voix de Dieu, qui se promenait au jardin au vent du jour. Il les condamne à cause de leur désobéissance et accable de sa malédiction toute la terre et le serpent entre toutes les autres bêtes » (7). La Bible représente Dieu à l'horreur de Bolingbroke comme ayant ordonné à Josée d'exterminer les peuples de Chanaan.

1. IV, 312 ; 26, 218, 348.

2. IV, 312 ; 28, 113.

3. IV, 313 ; 28, 200.

4. III, 237 ; 26, 26.

5. IV, 466.

6. IV, 491.

7. IV, 35.

Il rapproche l'histoire de Samuel et Agag de celle de Charles V, qui, ayant dans son pouvoir le roi François I^{er}, épargna sa vie (1).

Voltaire remarque aussi ces cruautés du Dieu de l'Ancien Testament, en revenant aux cas de Josée et de Samuel (2). Il fait voir comment les Hébreux ont parfois reconnu plusieurs dieux, parce que chaque peuplade avait le sien ; chaque dieu était local et particulier (3). Il dit dans sa *Profession de foi des théistes* : « Les auteurs des livres juifs ont poussé leur extravagante fureur jusqu'à oser dire que dans des temps très récents, par rapport aux siècles antérieurs, le dieu de l'univers choisit un petit peuple barbare... égorger, exterminer de petites peuplades voisines de Tyr... Ils ont écrit cette horreur : donc ils ont écrit des livres absurdes et impies » (4). Dans son drame *Saül* (1763), Voltaire ridiculise la religion des Juifs en représentant leur dieu comme barbare et féroce. Samuel déclare que Dieu s'est repenti d'avoir fait régner Saül, parce qu'il a pardonné au roi Agag. Alors il dit : « Saül, ci-devant roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites, sans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfants à la mamelle ? » *Agag* : « Ton Dieu t'avait ordonné cela. Tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable. » *Saül* : « Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût positif ; j'ai pensé que la bonté était le premier attribut de l'Être suprême, qu'un cœur compatissant ne pouvait lui déplaire. » *Samuel* : « Vous vous êtes trompé, homme infidèle ; Dieu vous réproouve, votre sceptre passera dans d'autres mains (5). »

Bolingbroke et Voltaire critiquent également la conception anthromorphe du dieu de l'Ancien Testament. Il

1. III, 37.

2. 24,443 ; 30,123.

3. 27,88.

4. 27,87.

5. 5,578.

est représenté en général avec les qualités physiques et morales d'un homme (1). Il se promène sur la terre ; il parle familièrement avec Moïse et d'autres Juifs ; il se repent de sa création de l'homme ; il éprouve du remords de la destruction qu'il accomplissait dans le déluge. Les deux écrivains désapprouvent le caractère d'un Dieu qui a béni l'immoral Jacob, qui vole à son frère la bénédiction paternelle et lui marchande son droit d'aînesse pour un plat de lentilles (2). Ils relèvent aussi le vol des bijoux des Égyptiens par les Juifs au moment de leur fuite ; vol qu'on a dit ordonné par Dieu (3).

Il y a chez Bolingbroke et Voltaire très peu d'appréciations de l'Ancien Testament au point de vue littéraire et moral. Leur intérêt s'épuise dans la critique des choses qu'ils y trouvent répréhensibles. A l'époque c'était une révolte toute naturelle contre les vues extrêmes de l'inspiration, qui étaient très courantes alors. Cependant, Bolingbroke, dans ses *Minutes of Essays*, remarque la sagesse pratique de la loi juive (4). Et dans sa *Letter on one of Tillotson's Sermons*, il fait une louange qualifiée de la Bible comme littérature : « Il y a beaucoup de passages dans Job, dans Esaïe, dans les psaumes et dans d'autres livres de l'Ancien Testament, qui donnent des idées sublimes de la majesté de l'Être suprême... Mais il ne serait pas difficile de citer des écrivains musulmans ou même païens qui ont parlé de lui avec autant d'exaltation de style, autant de dignité que dans n'importe quelle partie de la Bible (5). » Voltaire remarque qu'on ne doit pas critiquer trop sévèrement les erreurs scientifiques de la Bible, parce qu'elle a été écrite pour enseigner la morale et non pas la physique (6).

1. IV, 466 ; 40, 197.

2. III, 36 ; 24, 440 ; 30, 49.

3. IV, 206 ; 30, 76.

4. IV, 171.

5. III, 33.

6. 22, 46.

Nos deux critiques adoptent une méthode différente à l'égard du Nouveau Testament. Bolingbroke remarque qu'il y a des différences entre les évangiles qu'on ne peut pas harmoniser tout à fait ; par exemple dans les tables généalogiques et à propos de la mission des 70 (1). Il pense qu'on a ajouté beaucoup aux évangiles depuis leur première publication (2). Il déclare que toute proposition qu'un chrétien doit croire est contenue dans l'Évangile originel tel que le Christ l'enseignait. Il maintient que la théologie de l'Évangile est simple et qu'elle doit être employée pour renforcer la religion naturelle (3). Il affirme que le Nouveau Testament est un critérium de l'orthodoxie si on n'en pousse les idées plus loin que leur destination originelle (4). Mais il ne dit jamais quelle est la matière primitive des évangiles, et quelles sont les additions des époques postérieures. Cependant, il déclare nettement son opposition à l'évangile de saint Jean. Il parle des évangiles perdues, et conclut : « Si l'évangile que nous avons sous le nom de saint Jean avait été perdu également, il y aurait quelques fous en moins, et le christianisme aurait été amélioré (5). » Il discute la question de l'auteur du quatrième évangile, s'inclinant à l'idée qu'il n'a pas été écrit par Jean l'évangéliste ou par Jean le prêtre, mais par Cérinthe ou par quelque autre visionnaire (6).

Voltaire discute aussi cette question en rejetant l'idée que Jean l'évangéliste soit l'auteur du quatrième évangile (7). Lui aussi incline à l'attribuer à Cérinthe (8). Mais il ne se borne pas à la critique de cet évangile. Il l'adopte aussi à l'égard des trois autres, auxquels il applique les méthodes sceptiques que Bolingbroke n'emploie

1. III, 469.

2. III, 404.

3. IV, 786.

4. IV, 270.

5. III, 477.

6. III, 481.

7. 30, 315.

8. 17, 289.

que pour l'Ancien Testament et pour les écrits de saint Paul. « Luc lui dresse une généalogie absolument différente de celle que Matthieu lui forge, et aucun d'eux ne songe à faire la généalogie de Marie, de laquelle seule on le fait naître. L'enthousiaste Pascal s'écrie : « Cela ne s'est pas fait de concert ». Non, sans doute, chacun a écrit des extravagances à sa fantaisie pour sa petite société. De là vient qu'un évangéliste prétend que le petit Jésus fut élevé en Égypte ; un autre dit qu'il fut toujours élevé à Bethléem ; celui-ci le fait aller une seule fois à Jérusalem, celui-là trois fois. L'un fait arriver trois mages que nous nommons les trois rois, conduits par une étoile nouvelle, et fait égorger tous les petits enfants du pays par le premier Hérode, qui était alors près de sa fin. L'autre passe sous silence et l'étoile et les mages, et le massacre des innocents » (1). Voltaire parle des difficultés à propos de la mission des 70, et d'autres choses relevées par Bolingbroke. Mais il va plus loin que le penseur anglais, et recueille tout argument qui peut discréditer les évangiles : le recensement de saint Luc, inconnu aux historiens (2), les prédictions de la fin du monde non accomplies (3), les récits qui se contredisent, et qui sont contre la raison humaine, comme ceux de la naissance miraculeuse de Jésus et de son ascension aux cieux (4).

A l'égard des écrits de saint Paul, nous trouvons plus de rapports entre Bolingbroke et Voltaire. Le premier déclare qu'il était un théologien plutôt qu'un apôtre inspiré (5), et que sa théologie était basée sur son érudition cabalistique (6). Il dit que la religion de l'apôtre n'était pas celle du Christ (7), et que saint Paul, en par-

1. 26,233.

2. 26,236.

3. 26,242.

4. 24,307.

5. IV, 352.

6. III, 323.

7. III, 144.

lant de ses idées sur la religion, disait avec justice, « suivant mon évangile » (1). Voltaire critique également la théologie de saint Paul et déclare : « Son enseignement est souvent absurde ou puéril » (2). Ses théories sont tout à fait artificielles et doivent être examinées par la raison et rejetées (3). Ses idées sur la fin du monde n'ont pas été accomplies (4). Les deux penseurs s'opposent à son principe de l'élection, ridiculisant la théorie que Dieu ait choisi quelques-unes de ses créatures pour être sauvées, et qu'il ait condamné les autres avant leur naissance (5). Ils remarquent que saint Paul même n'a pas dit que Jésus fut Dieu (6).

Voltaire adopte beaucoup plus que Bolingbroke l'argument *ad hominem*. Il se moque des défauts physiques de l'apôtre (7). Il le déclare « un lâche et impudent imposteur ». Il affirme que c'était une sorte de valet de Gamaliel plutôt que son élève (8). Paul, dit-il, était d'abord « persécuteur et assassin » et plus tard « apostat et trompeur » (9). Mais il admet que c'est Paul qui a contribué le plus à fortifier l'Eglise naissante (10).

1. III, 427.

2. 26, 228.

3. 26, 230.

4. 26, 242.

5. IV, 491 ; 9, 409.

6. IV, 9 ; 26, 232.

7. 26, 232.

8. 26, 231.

9. 21, 533.

10. 17, 328.

VIII. — CONCLUSIONS

Comme conclusion nous pouvons dire qu'il y a beaucoup de rapports entre les idées de Bolingbroke et de Voltaire. Tous deux ont mélangé les questions métaphysiques et théologiques d'une manière étrange au point de vue moderne. Ils n'ont pas cherché, comme les philosophes proprement dits, une vérité absolue, mais plutôt une vérité pratique et utile qui puisse avoir une influence sur les actions des hommes. Ils ont hautement estimé les sciences naturelles, sans penser, avec quelques écrivains, qu'elle puisse expliquer l'univers. Leur empirisme est à peu près le même, et a été tiré de Locke, bien qu'il ait quelques divergences avec ses principes. Ils démontrent l'existence de Dieu par le raisonnement des causes finales et par l'observation du dessein des phénomènes complexes de la nature. Ils trouvent également que l'athéisme est une théorie qui répugne à l'intelligence. Mais ils ne veulent pas définir la nature de Dieu, ou préciser ses attributs. Ils refusent aussi de définir la matière. Dans leur critique de Platon ils ont trouvé en lui un romancier, dont les écrits sont sans valeur pour la métaphysique. Ils ont estimé très médiocrement Aristote, Des cartes, Malebranche et les autres philosophes de leur époque et d'autrefois, Mais tous deux ont considéré Locke comme le plus grand penseur du monde.

Nos deux écrivains adoptent l'un et l'autre la même attitude à l'égard de la religion. Il y a chez eux la même tendance à reconnaître le bien, n'importe où il se trouve. Ils louent certains phénomènes du christianisme, du maho-

métisme, du brahmanisme et de la religion des Chinois. Ils regardent le théisme comme le principe fondamental de toutes les religions, comme l'élément qui leur donne leur puissance et leur valeur. Dans cette religion universelle la morale occupe, selon eux, une position capitale, parce que l'homme est formé de telle sorte qu'il faut toujours chercher le bonheur ; pour le trouver il doit atteindre la perfection morale. Ils considèrent la raison comme la fonction humaine la plus importante : le guide des hommes dans la vie. Ils s'opposent aux systèmes théologiques et rituels des religions comme des corruptions de leur pureté. Ils louent les théistes comme la seule secte qui ait échappé à cette corruption, croyant seulement en un Être suprême et aux obligations morales.

La morale de Bolingbroke et de Voltaire ne reste pas sur une base métaphysique ou transcendente. C'est pour eux une affaire de besoins individuels et sociaux. Tous deux ont une sorte de théorie stoïcienne de *vivere convenienter natura* ; la vertu c'est l'action qui s'harmonise avec l'ordre social et qui avance le bien-être de la communauté. Ils ne reconnaissent pas de grâce ou de pardon ; la vertu est récompensée et le vice est puni par des lois inexorables de la nature. Tous deux remplacent les théories éthiques et métaphysiques par des théories sociales. Tous deux croient que c'est leur devoir de travailler aux réformes pratiques, quoique Voltaire fasse plus pour les bonnes œuvres que Bolingbroke. Tous deux acceptent la « règle d'or » de bienveillance universelle comme l'expression suprême du principe de la morale. Ils croient à l'évolution de l'homme et de la civilisation dans la morale, comme dans toute autre sphère. Ils trouvent que leurs idées sur la religion gagnent toujours des adhérents et que, par l'avancement de la raison humaine, le monde est la scène d'un progrès perpétuel.

La divergence entre le christianisme, tel qu'il a été réalisé dans le monde, et tel qu'il a été enseigné par le Christ, est souvent remarquée dans les œuvres de Bolingbroke et Voltaire. Ils trouvent que la religion chrétienne

actuelle est opposée à la philosophie, à la morale, même à la décence. Leur opposition la plus forte est contre l'Église catholique romaine : mais ils s'opposent à tous les systèmes du christianisme qui dépendent des *credos*. La théologie consiste, selon eux, en des extravagances : ils contredisent les idées de la trinité et de la divinité du Christ. Ils regardent Jésus comme un homme qui a enseigné les vrais principes de la religion. La doctrine de la Rédemption de l'homme par sa mort est rejetée également. Cet événement est regardé comme la mort de Socrate : c'est le sacrifice d'un homme fidèle à ses principes. Les deux écrivains font un examen de l'histoire du christianisme, relevant les querelles ecclésiastiques de l'époque apostolique et de périodes plus récentes. Ils parlent des barbaries et des persécutions qui ont existé sous l'égide de l'Église. Ils déclarent que l'Église doit-être subordonnée à l'État, et ils trouvent que l'Église anglicane est la meilleure forme du christianisme qui soit en pratique.

A l'égard de la critique de l'Ancien Testament Voltaire et Bolingbroke occupent à peu près la même position. Ils attaquent l'idée de l'inspiration, s'appuyant sur les contradictions qui se trouvent dans les différents livres. Ils croient que les histoires relatées dans l'Écriture, qui sont contraires à l'expérience humaine, ne doivent pas être crues. De même que les autres livres, ils jugent la Bible par la raison. Ils discutent tout au long la cosmogonie de la Genèse, qui est actuellement reconnue comme fausse. Ils mettent l'histoire du déluge parmi les anciennes légendes qu'il ne faut pas croire. Ils trouvent que les livres dits de Moïse ont très peu de valeur au point de vue historique ou moral. Ils remarquent les barbaries des Juifs, leurs cérémonies ridicules et leurs idées ignobles de Dieu. Ils ridiculisent les prophètes et leurs absurdités d'actions et de paroles. Surtout ils s'opposent à la conception très basse de Dieu qui se trouve dans l'Ancien Testament. On y a représenté une divinité cruelle et barbare, qui crée l'homme et peu de temps après se repent de sa création,

qui ordonne les crimes des Hébreux, qui se plaît en David ; en un mot Dieu n'est pas plus civilisé que les Hébreux ses adorateurs.

Dans la critique du Nouveau Testament Voltaire est beaucoup plus radical que Bolingbroke ; mais il existe des rapports entre les deux écrivains à cet égard. Tous deux remarquent les contradictions des évangiles sur certains points d'histoire et de doctrine. Ils s'opposent fortement à la théologie de saint Paul, déclarant son enseignement puéril et absurde. Ils constatent avec satisfaction que saint Paul n'a pas déclaré, comme l'Église le fit plus tard, que Jésus fût Dieu.

De cette façon les rapports entre Voltaire et Bolingbroke se trouvent dans tous leurs écrits sur la philosophie et la religion. Et il faut remarquer que dans les œuvres où Voltaire professe d'étudier spécialement Bolingbroke, il n'est même pas aussi fidèle aux idées de son ami anglais qu'ailleurs. Ainsi nous trouvons dans un *Examen important de milord Bolingbroke*, et dans la *Défense de milord Bolingbroke*, des divergences frappantes avec des idées exprimées par Bolingbroke lui-même. Voltaire y déclare que Bolingbroke nie l'existence de Moïse, alors que celui-ci présume toujours le contraire. Il a représenté le penseur anglais comme beaucoup plus opposé à l'idée de l'inspiration du Nouveau Testament qu'il n'a été. Mais, en dépit de ces divergences, ces deux écrits de Voltaire contiennent beaucoup d'indications d'une connaissance assez approfondie des œuvres de Bolingbroke, surtout de la *Letter on one of Tillotson's Sermons* et l'*Essay on Human Knowledge*.

Il y a des divergences d'opinions entre nos deux écrivains qu'il faut noter. La plus importante est sur la question de l'optimisme de Bolingbroke, auquel Voltaire s'oppose de toute façon, se servant à la fois de la logique et de l'abus. Je trouve que la force avec laquelle Voltaire exprime son désaccord avec Bolingbroke sur cette question, peut être en quelque sorte une indication de sa dépendance vis-à-vis des autres matières. Dans leur étude

de la métaphysique il y a encore une divergence à propos de l'idée de la relativité de la pensée, idée soutenue par Bolingbroke et rejetée par Voltaire.

Dans la théologie nous trouvons que l'objection de Bolingbroke à la croyance aux miracles donne lieu à des exceptions. Il croit que quelques-unes des histoires des miracles de l'Ancien Testament peuvent être véritables ; de même il admet que le Christ peut avoir fait des miracles pour prouver qu'il était le Messie. Il accepte également l'histoire de la résurrection. Voltaire, cependant, rejette tous les miracles de la Bible avec ceux des autres religions, ceux du moyen âge et ceux de sa propre époque.

Bolingbroke accepte la doctrine de la révélation jusqu'à un certain point, disant qu'elle doit être prouvée par la raison. Mais Voltaire nie absolument la révélation, mettant à sa place la raison par laquelle, croit-il, on peut découvrir les vérités qu'on a prétendu atteindre par la révélation. Pour Bolingbroke, Jésus était un Messie envoyé par Dieu pour éclairer et inspirer les hommes ; pour Voltaire, il varie entre « un Socrate de Galilée » et un type assez commun d'enthousiaste qui voulait se faire un nom. Dans la critique du Nouveau Testament, Voltaire est beaucoup plus radical que Bolingbroke. Bolingbroke y trouve une expression des vérités de la religion naturelle, expression d'une grande valeur, bien qu'elle ait été corrompue par des additions dogmatiques dès les premiers temps. Voltaire n'estime pas le Nouveau Testament aussi fort. Pour lui, « chaque auteur a écrit des extravagances à sa fantaisie ».

Quelles étaient les sources des opinions de Voltaire qui furent, dans une grande mesure, communes avec celles de Bolingbroke. Si nous disons qu'il les a formées dans son propre esprit, nous lui attribuons une trop grande originalité. Nous pouvons suggérer que de telles idées étaient dans l'air à cette époque, mais nous devons nous demander des renseignements sur l'atmosphère particulière qu'a respirée Voltaire. Nous avons montré l'existence des relations assez fortement liées entre Voltaire et Bolingbroke, depuis

le moment de leur première rencontre à la Source en 1722. Nous avons vu qu'il y avait de la part du jeune et brillant Français une très grande admiration pour le penseur anglais. Nous avons remarqué, en même temps, une grande similitude entre leurs idées. Quand nous considérons que les œuvres principales de Bolingbroke ne furent publiées qu'après sa mort, en 1751, et que la troisième période de l'œuvre de Voltaire commence seulement en 1756, nous avons des raisons très sérieuses pour penser que Voltaire s'est inspiré étroitement des idées de Bolingbroke. Nous pouvons croire que les écrits posthumes de Bolingbroke, qui ont tellement choqué les Anglais quand M. Mallet les a imprimés, deux ans après la mort de l'auteur, ont eu pour effet d'exciter Voltaire et de lui indiquer les lignes de son travail littéraire le plus sérieux.

On ne peut pas dire que toute idée qu'on trouve également chez les deux écrivains ait été empruntée par Voltaire à Bolingbroke, parce que celui-là connaissait Bayle et Locke, aussi bien que Woolston et Collins. Cependant, le contact fréquent entre les deux penseurs peut expliquer quelques-uns des rapports qui se trouvent dans les écrits de Voltaire antérieurs à la publication des œuvres de Bolingbroke. Il n'y a pas de doute qu'ils aient fréquemment discuté à Dawley, à Pall-Mall et ailleurs, les questions sur lesquelles ils ont écrit plus tard. Nous ne pouvons pas prendre au sérieux ce qu'a dit Voltaire lui-même sur son impression des écrits de Bolingbroke. Il n'était jamais prêt à admettre ses dettes envers les autres écrivains. Ballantyne raconte qu'il a dit de Bolingbroke à Sherlock, qui l'a visité à Ferney quand il avait quatre-vingt-sept ans : « Sa figure était imposante et sa voix aussi ; dans ses œuvres il y a beaucoup de feuilles, mais peu de fruits » (1).

Il est probable que Voltaire ait tiré sa méthode historique de Bolingbroke aussi bien que ses idées sur la

1. *Op. cit.*, p. 321.

métaphysique et sur la religion. Nous trouvons des rapports assez nets entre les *Letters on History* de Bolingbroke, et le *Pyrhonisme de l'histoire* de Voltaire ; et aussi entre le *Plan for a general history of Europe* et *Le siècle de Louis XIV*. Il y a chez les deux écrivains ce qui était fort rare à l'époque, une habitude de juger les faits de l'histoire en les critiquant au moyen des lois de la probabilité.

Cependant, personne ne peut dire que Voltaire fut simplement un imitateur, soit dans les études historiques, philosophiques ou religieuses. Il y a quelque chose chez lui qu'on ne trouve pas chez Bolingbroke. Il a pris les idées qui restent cachées dans les phrases pompeuses du penseur anglais, et il leur a donné l'expression fine et spirituelle qui l'a rendu célèbre et influent, non seulement en France, mais dans tout le monde civilisé.

Vu et admis à soutenance
le 20 juillet 1914
le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris
A. CROISSET

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris
Pour le Vice-Recteur
l'Inspecteur de l'Académie
ISTRIA

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de Voltaire cités :

- L'A, B, C.* (1762). 27, 311-392.
De l'Ame (1774). 29, 329-342.
La Bible enfin expliquée (1776). 30, 1-316.
Candide (1759). 21, 137-218.
Un Chrétien contre six Juifs (1776). 29, 500-582.
Commentaire sur le livre des délits et des peines (1766). 25, 539-577.
Le Crocheteur borgne (1746). 21, 17-23.
Défense de milord Bolingbroke (1752). 23, 547-554.
Défense de mon Oncle (1767). 26, 367-433.
Dialogues d'Evhémère (1888). 30, 465-531.
Dictionnaire philosophique (1764). 17-20.
Dieu et les Hommes (1769). 28, 129-248.
Dîner du comte de Boulainvilliers (1767). 26, 531-560.
Discours en vers sur l'Homme (1734). 9, 370-404.
Discours sur la Tragédie (1707). 2, 211-220.
Dissertation sur la Tragédie (1749). 4, 487-505.
Eléments de la philosophie de Newton (1738). 22, 403-582.
Essai sur les Mœurs (1765). 11, 1-13, 184.
Examen important (1736). 26, 195-300.
Fragment des instructions (1767). 26, 439-448.
Fragment d'une lettre de Bolingbroke (1760). 24, 155-157.
A M. de Gervasi, médecin (1723) 10, 256-258.
La Henriade (1723). 8, 43-258.
Histoire de Charles XII (1731). 16, 145-354.
Histoire de l'établissement du christianisme (1777). 31, 43-116.
L'Histoire de Jenni (1775). 21, 522-576.
Homélies prononcées à Londres (1767). 26, 315-354.
Lettres chinoises, indiennes et tartares (1776). 29, 451-498.
Les Lettres d'Amabed (1769). 21, 435-478.
Lettres de Memmius à Cicéron (1771). 28, 437-463.
Lettre à milord Cornbury (1767). 26, 301-305.
Lettre de milord Cornbury (1767) 26, 469-529.

- Lettres à Mgr le Prince de...* (1767). 26, 305-306.
Lettres philosophiques (1733). 22, 75-187.
La Loi naturelle (1752) 16, 441-460.
Les Oreilles du comte de Chesterfield (1775), 21, 577-594.
Le Philosophe ignorant (1766). 26, 47-95.
La Philosophie de Newton (1738), 27, 393-582.
Pensées sur le gouvernement (1752). 23, 523-534.
Poème sur le Désastre de Lisbonne (1756). 9, 465-478.
Profession de foi des théistes (1768). 27, 55-74.
Le Pyrrhonisme de l'Histoire (1768). 27, 235-299.
Les Questions de Zapata (1767). 26, 173-190.
Questions sur les Miracles (1765). 25, 358-480.
Remarques sur les Pensées de Pascal (1728). 22, 25-61.
Saül (1761). 5, 574-611.
Les Scythes (1766). 6, 277-331.
Le Sermon des Cinquante (1762) 24, 438-454.
Siècle de Louis XIV (1752). 14-15.
Les Systèmes (1772). 10, 167-176.
Le Taureau Blanc (1774). 21, 483-512.
Traité de Métaphysique (1734). 22, 189-230.
Traité sur la Tolérance (1763). 25, 18-118.

Nota. — Les chiffres entre parenthèses indiquent la date de la publication de l'ouvrage. Les chiffres à droite indiquent la référence à l'édition Moland, citée partout dans cette thèse.

Ouvrages de Bolingbroke cités :

- Essays on Human Knowledge* (1726). III, 40 ; IV, 10.
Fragments or Minutes of Essays (1727-1733). IV, 11-492.
Letter occasioned by one of Tillotson's Sermons (1718). III, 5-30.
Letter on the Study and Use of History (1735). II, 173-334.
Letter to M. de Pouilly (1720), II, 462-508.
Letter to Sir M. Windham (1717). I, 111-178.
Plan for a General History of Europe, II, 335-338.

Nota. — Entre parenthèses se trouvent les dates où les ouvrages ont été écrits. Ils n'ont été publiés qu'en 1752-1754, après la mort de l'auteur. Les chiffres romains se rapportent, comme partout dans cette thèse, à l'édition des œuvres complètes de Bolingbroke, publiée à Philadelphia en 1841.

Ouvrages sur Voltaire :

- BALLANTYNE (A.). — *Voltaire's Visit to England*, 1893, 4 vol.
 BENGESCO (G.). — *Voltaire, bibliog. de ses Œuvres*, 1882-1890.

- CAMPARDON (E.). — *Documents inédits sur Voltaire*, 1873.
 CARLYLE (T.). — *Critical Essays; Voltaire*.
 CHAMPION. — *Etudes critiques*, 1892.
 COLLINS (C.). — *Voltaire, Montesquien, and Roussean in England*, 1908.
 CONDORCET. — *Vie de Voltaire*, 1787.
 CROUSLÉ (L.). — *La Vie et les œuvres de Voltaire*, 1899, 2 vol.
 DESNOIRESTERRES (G.). — *Voltaire et la Société française*, 1867-1876, 6 vol.
 HAHN (J.). — *Voltaires Stellung zur Frage der menschlichen Freiheit im ihren Verhal. zu Locke und Collins*, 1905.
 LANSON (G.). — *Voltaire*, 1906.
 MAGNARD. — *Voltaire, sa vie et ses œuvres*, 1867, 2 vol.
 MORLEY (J.). — *Voltaire*, 1872.
 NOURISSON. — *Voltaire et voltairianisme*, 1896.
 PIERRON (A.). — *Voltaire et ses maitres*, 1866.
 PARTON (A.). — *Life of Voltaire*, 1881, 2 vol.
 PELLISSIER (G.). — *Voltaire philosophe*, 1908.
 TALLENTYRE (S.-G.). — *Life of Voltaire*, 1903.

Ouvrages sur Bolingbroke :

- BULKLEY (C.). — *Note on the Philosophical writings of Lord Bolingbroke*, 1755.
 CHURCH (T.). — *Analysis of the Philosophical works of late Lord Bolingbroke*, 1756.
 COLLINS (Ch.). — *Bolingbroke, a Historical study*, 1886.
 COOKE (G.-W.). — *Memoirs of Bolingbroke*, 1836.
 FRANKLIN. — *Apologie de milord Bolingbroke*, 1731.
 GRIMOARD. — *Lettres de milord Bolingbroke*, 1808, 3 vol.
 HASSAL (A.). — *Life of Bolingbroke*, 1888.
 HARROP (R.). — *Bolingbroke, a political study and criticism*, 1884.
 SICHEL (W.-S.). — *Bolingbroke and his Times*, 1902, 2 vol.
 STEPHEN (L.). — *Dictionary of National Biography* (v. XVII)
 « St. John ».
 VON RAUMER. — *Bolingbroke*, 1840.
 WARBURTON. — *View of Bolingbroke's Philosoph.*, 1754-1755, 3 vol.

Ouvrages généraux :

- BENN (A. W.). — *History of English Rationalism*, 1906, 2 vol.
 CAIRNS (J.). — *Cunningham Lectures*, 1880.
 CARBAU (L.). — *La Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke*, 1888.
 CHESTERFIELD (Lord). — *Letters*, 1845.

- COUSIN (V.). — *Histoire de la philosophie.*
 CROUS (E.). — *Die Religions philosophischen Lehren Lockes und ihre Stellung zu dem Desmus seine Zeit.*
 RÉMUSAT (de), — *L'Angleterre au XVIII^e siècle*, 1856.
 ELWIN. — *Pope*, 1871.
 FARRAR (A. S.). — *Critical History of Free thought*, 1862.
 HUNT (M.). — *Relig. thought in England from Reformation.*
 LANSON (G.). — *Histoire de la littérature française.*
 — *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, 1911.
 LECHLER. — *Geschichte des Englisches Deismus*, 1840.
 LÉVY-BRUHL. — *History of Modern Philosophy in France*, 1899.
 LELAND (J.). — *Views of the Deist Writers*, 1754-1756, 3 vol.
 MORLEY (J.). — *Diderot and the Encyclopædists.*
 MARCHMONT PAPERS. — *Edn. G. Rose.*
 PATTISON (Mark). — *Essay on tendency of Religious thought in England*, 1889.
 POPE (A.). — *Essay on Man.*
 RUFFHEAD (O.). — *Life of Pope*, 1769.
 SAYOUS (Ch.). — *Les Déistes anglais et le christianisme*, 1882.
 STEPHEN (L.). — *English thought in the 18th Century*, 2 vol.
 SWIFT. — *Journal to Stella* (edn. 1904).
 TEXTE (J.-H.). — *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire.*
 TAINE. — *L'Ancien régime*, 1876.

- Fraser's Magazine*, 76,541 (1867) : Voltaire as theologian, moralist and metaphysician.
Temple Bar, 80, 91 (1887) : Philosophy of Voltaire's Romances.
National Review, 19,783 : Voltaire and England.
Athenæum, 92,2,194 : Voltaire and England.
Cornhill : 221, 1904 : English friends of Voltaire (S.-G. Tallentyre).
Nation, 83,138 : Faith of Voltaire.
Methodist Review, 61,548 : Philosophy and Religion of Voltaire.
Revue de Paris, 1908 (505) : Voltaire et les lettres philosophiques (G. Lanson).
Revue latine (1908) : Voltaire et son banqueroutier Juif (G. Lanson).
Revue historique (1908) : les Idées politiques de Voltaire (E. Faguet).
Revue historique et littéraire de France (1906) : Voltaire en Angleterre (L. Foulet).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — <i>Voltaire et la pensée anglaise.</i> . . .	5
Voltaire comme vulgarisateur : sa curiosité universelle, son esprit pétillant. L'influence de sa visite en Angleterre où il fut honoré après avoir été battu et emprisonné en France. Son admiration pour les Anglais. Opinions de Condorcet, V. Cousin, Villemain, Morley, Lanson, Berr. Appréciation des libertés anglaises. La position des hommes de lettres anglais. La philosophie considérée par Voltaire comme cause plutôt que comme résultat de la liberté personnelle. L'enseignement des déistes, de Locke et de Newton. Les sources des idées philosophiques et religieuses de Voltaire. Shaftesbury et la nature humaine. Toland et l'origine du christianisme. Collins et l'Écriture sainte. Woolston et les miracles. Les amis anglais de Voltaire : Pope, Swift, Bolingbroke. La question de leur influence. But de cette étude.	
CHAPITRE II. — <i>La Place de Bolingbroke : critiques diverses.</i>	12
La divergence d'opinion en ce qui concerne Bolingbroke. L'attaque grossière de Warburton. L'opposition de Bulkeley, Leland et Church. La critique moderne de Hunt et de L. Stephen. Le jugement de Sichel. La culture anglaise du règne de la reine Anne. L'opinion de Swift et Pope. Les sentiments de Pitt, Chesterfield, Mahon et Disraeli. La critique de de Rémusat et de Carran. Les raisons de l'oubli de Bolingbroke : son irrégion, ses intrigues, son caractère personnel, le manque d'ordre de ses pensées. Le mouvement déiste et les causes de son insuccès. L'influence du déisme en France et en Allemagne. Le retour de son influence en Angleterre par le mouvement rationaliste.	
CHAPITRE III. — <i>Voltaire et Bolingbroke.</i>	21
L'amitié de Bolingbroke et de Voltaire avec M ^{me} de Ferriol. La première rencontre entre les deux écrivains. L'admiration de Voltaire pour Bolingbroke révélée dans les	

essais, les lettres et les vers. *L'Examen important et la Défense de milord Bolingbroke*. La similitude des caractères des deux écrivains. Voltaire disciple de l'abbé Chau-lieu. La jeunesse de Bolingbroke. Leur vie de campagne. Leurs intérêts politiques. Suprême intérêt qu'a pour eux la littérature. Leur hardiesse comme penseurs religieux et leur manque de sentiment religieux. Leur conformité aux pratiques extérieures de l'Église de leur pays. Supériorité de Voltaire au point de vue de la sincérité. Ses efforts en faveur des opprimés.

CHAPITRE IV. — *La Métaphysique*. 33

La capacité de Bolingbroke et de Voltaire à l'égard des études philosophiques. Leur opposition aux théories métaphysiques de leur époque. Leur empirisme. Leur attitude envers le problème de l'ontologie. Leur preuve de l'existence de Dieu par l'expérience et par le consentement universel. Leur critique de l'athéisme. Les attributs divins. La bonté de Dieu et celle des hommes. Si le monde est le meilleur possible : l'optimisme de Bolingbroke et la critique de Voltaire. La doctrine de la matière et de l'esprit. L'immortalité de l'âme. Critique de Platon : son dualisme ; sa philosophie un roman ; ses idées de l'anamnésis et de la métempsychose ; sa contribution à la théologie chrétienne. Critique de la métaphysique d'Aristote ; approbation de sa morale. Critique de Descartes et de Malebranche. Approbation du système de Locke.

CHAPITRE V. — *La religion et la morale*. 55

Les déistes et l'étude comparative de la religion. Lord Herbert de Cherbury précurseur. Son influence sur Bolingbroke et Voltaire. La « religion naturelle » de Bolingbroke et la « loi naturelle » de Voltaire. La nature humaine non dépravée. La recherche du bonheur besoin humain le plus profond. Nécessité de la morale dans cette recherche. La raison capable de trouver la vraie morale. Le peu de valeur des cérémonies et de la théologie. La perfection de la doctrine des théistes et la pureté de leurs mœurs. La morale indépendante de la métaphysique et de la théologie, mais dépendante de la constitution actuelle de la société. Les récompenses de la vertu et du vice. Philosophie sociale : la liberté, la démocratie. La « règle d'or » et *social-self-love*. L'évolution de la moralité humaine. Le monde un lieu des progrès au moyen de la raison croissante.

CHAPITRE VI. — *Le Christianisme*. 72

La divergence entre le christianisme enseigné par le Christ et le christianisme pratiqué dans le monde. L'orthodoxie

qu'est-ce que c'est ? Les légendes du christianisme. Les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'idée de la révélation et l'emploi de la raison. La doctrine de la Trinité. La trinité platonicienne. La doctrine de l'Incarnation. Le Christ de Bolingbroke et de Voltaire. La rédemption de l'homme par la mort du Christ. La doctrine du sacrifice chez les Juifs et chez les païens. Le baptême, un rite païen adopté par les Juifs. L'Eucharistie une cérémonie des mystères de Mithras. Les défauts des apôtres de l'Eglise primitive. Les querelles et les barbaries du christianisme. Les relations entre l'Eglise et l'Etat. La situation religieuse en Angleterre.

CHAPITRE VII. — *La Bible* 92

Les déistes et la critique biblique. Les précurseurs d'Astruc et Welhausen. Bolingbroke et Voltaire cherchant les sources des idées de la Bible. Leur raison jugeant sa véracité, leur conscience sa morale. Leurs attaques contre la cosmogonie du livre de Genèse et l'histoire du Déluge. Les légendes des peuples voisins, Égyptiens et Phéniciens. Les Barbaries des Juifs et leur éléation divine. Leur férocité contre les autres tribus de la Palestine. Leurs cérémonies, comme leurs légendes, empruntées à leurs voisins. Étude sur leurs prophètes. Jugement sur la conception de Dieu selon l'Ancien Testament. Études sur le Nouveau Testament. Les contradictions des évangélistes. Divergence entre les idées de Voltaire et de Bolingbroke. Manque de valeur de la pensée de saint Paul.

CHAPITRE VIII. — *Conclusions*. 109

Les rapports entre les idées de Voltaire et de Bolingbroke. Leur attitude envers la religion. Leur métaphysique et leur morale. Leur critique de la religion chrétienne et de la Bible. Les divergences entre les deux écrivains. La période de la publication des œuvres de Bolingbroke et de celles de Voltaire. Les emprunts que Voltaire a probablement faits à Bolingbroke.

